



MUSÉE DES PEINTRES  
DE BARBIZON  
LE RENDEZ-VOUS DES ARTISTES ET DE LA NATURE

## **Théodore Rousseau et la critique**

# *Théodore Rousseau et la critique*



**Portrait de Théodore Rousseau (d'après Lafosse, 1868)**

Estampe accompagnant le livret tiré à part de Philippe Burty, article paru dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 01 avril 1868, p. 305 – 325

Pierre Étienne *Théodore* Rousseau est né à Paris le 15 avril 1812, il est le fils unique de Pierre Claude Catherine Rousseau, tailleur d'habits et d'Adélaïde Louise Colombet, son épouse.

C'est au bois de Boulogne que le jeune Théodore Rousseau fait ses premiers croquis d'arbres alors qu'il est collégien à Auteuil. En 1825, il accompagne un ami de son père dans le Jura ; il est originaire de cette région par son père, natif de Salins.

Il étudie le paysage avec le peintre Pierre Alexandre Pau de Saint Martin (1782-1850), cousin germain de sa mère puis, sur les conseils de celui-ci, Rousseau fréquente l'atelier de Jean Charles Joseph Rémond (1795-1875), peintre de paysage historique. Il devient l'élève de Guillaume Guillon-Lethière (1760-1832), professeur à l'École des Beaux-Arts de Paris ; il est vraisemblable que Rousseau fréquente l'atelier privé du peintre.

Rousseau voyage en Auvergne, en Normandie, fréquente une auberge de Chailly-en-Bière (1833) ; il commence à sillonner la forêt de Fontainebleau.

Théodore Rousseau perd sa mère en 1837. Il fréquente régulièrement Barbizon et étudie la nature d'une manière approfondie.

Ses voyages en Vendée, en Auvergne, dans le Berry, les Alpes, les Landes, les Pyrénées et ses séjours dans le Jura lui permettent d'étudier des paysages variés, des lumières caractéristiques ; la forêt de Fontainebleau reste sa principale source d'inspiration.

Il reçoit l'amitié de nombreux artistes dont Jules Dupré, Narcisse Diaz de la Peña, Eugène Delacroix, Ary Scheffer, ... Théophile Thoré, George Sand.

En 1847, Rousseau se retire à Barbizon après la rupture de ses fiançailles avec Augustine Brault, la « fille adoptive » de George Sand. À partir de cette année, il s'isole de ses amis, loue une maison, installe son atelier dans la grange ; Rousseau vit dans ce village situé à l'orée de la forêt de Fontainebleau avec sa compagne Elisa Gros jusqu'à son décès le 22 décembre 1867.

## SES ŒUVRES ET LA CRITIQUE

Les œuvres présentées au Salon ou dans les expositions référencées sont identifiées grâce au catalogue raisonné de Michel Schulman avec renvoi à la page et au numéro du tableau dans le catalogue.

Quand la localisation de l'œuvre n'est pas mentionnée cela signifie que l'œuvre appartient à une collection privée ou que la localisation n'est pas connue.

## Des succès, des échecs, le repli

La première participation de Théodore Rousseau au Salon date de 1831, les critiques remarquent les œuvres de ce jeune artiste. Il obtient une médaille de troisième classe au Salon de 1834.

De 1836 à 1841, ses tableaux sont régulièrement refusés par le Jury du Salon.

Il décide de ne plus soumettre ses œuvres à l'appréciation du Jury et est absent du Salon de 1842 à 1848, les critiques regrettent l'absence de celui qu'ils considèrent déjà comme un maître du paysage.

### Les débuts au Salon

**1831** – Présente un tableau au Salon<sup>1</sup>

*Paysage, site d'Auvergne* – n° 1854 du livret du Salon

#### CRITIQUES

*L'Artiste*<sup>2</sup>, 1831, p. 4, V. Schoelcher<sup>3</sup> : « Quant à ceux qui ne méritent pas de rester ainsi dans la foule, quant à ceux qui se sentent artistes, qu'ils nous pardonnent si nous les avons oublié ; mais nous le demandons, au milieu de trois mille cent cinq ouvrages, est-il possible de découvrir tous ceux qui se distinguent, et ne faut-il pas nous estimer heureux d'avoir encore pu discerner hier, à travers cet effrayant chaos, /... / enfin le pinceau fort et hardi qui se révèle dans le paysage de M. Rousseau ? »

*L'Artiste*, 1831, p. 50, E'llick<sup>4</sup> : « Il faut encore ajouter que dans cette profusion de médailles, non-seulement un grand nombre est mal placé, mais que l'on a oublié ou plutôt repoussé des noms qui eussent honoré cette mesquine distinction. L'on a exhumé de l'obscurité du Salon des hommes dont les noms retentissaient pour la première fois aux oreilles du public qui cherchaient vainement à se rappeler leurs ouvrages, tandis qu'en sortant de la séance, les noms de L. Cogniet<sup>5</sup>, Darche<sup>6</sup>, Jeanron<sup>7</sup>, Jadin<sup>8</sup>, Rousseau et SCHNETZ<sup>9</sup>... étaient dans toutes les bouches, honorablement vengés de l'oubli où les avaient laissés le favoritisme de cour. »

**1833** – Présente deux tableaux au Salon

---

<sup>1</sup> Salon : manifestation artistique créée au 18<sup>ème</sup> siècle où les artistes (peintres, sculpteurs, ...) agréés par l'Académie des Beaux Arts pouvaient exposer leurs œuvres.

<sup>2</sup> L'Artiste : revue hebdomadaire illustrée consacrée à la littérature et aux beaux-arts, publiée de 1831 à 1904. Achille Ricourt qui dirige la revue à sa création est un ami de Théodore Rousseau.

<sup>3</sup> Schoelcher, Victor (1804-1893) : journaliste et critique artistique, il s'illustre surtout dans la politique par son combat contre l'esclavage.

<sup>4</sup> E'llick : ?

<sup>5</sup> Cogniet, Léon (1794-1880) : peintre d'histoire et de portraits.

<sup>6</sup> Darche, Charles (1810-1838) : peintre d'architectures.

<sup>7</sup> Jeanron, Philippe Auguste (1809-1877) : peintres d'histoire, de scènes de genre, de paysages.

<sup>8</sup> Jadin, Louis Godefroy (1805-1882) : peintre paysagiste et animalier.

<sup>9</sup> Schnetz, Jean-Victor (1787-1870) : peintre. Il dirige l'Académie de France à Rome de 1841 à 1846, il invite les élèves à peindre d'après nature.

*Vue prise des côtes, à Granville* – n° 2094 du livret du Salon  
(Schulman – p. 131 – n° 137 - *Vue des environs de Granville* [Normandie])  
Localisation : Musée de l'Ermitage, Saint Petersburg, inv. n° 3951

*Etude d'après nature* – n° 3187 du livret du Salon

#### CRITIQUES

*L'Artiste, Salon 1833, vol. 5, p. 146, Jules Janin*<sup>10</sup> : « Nous voici arrivés à un très jeune peintre que son début a placé parmi nos premiers paysagistes. M. Rousseau a exposé un seul paysage. Au premier plan, un monticule couvert de mousse et de fougères rabougries, un pacage verdoyant et une flaque d'eau dans laquelle se réfléchissent une femme et la vache qu'elle fait paître. Au-delà, un rideau de verdure derrière lequel se devinent plutôt qu'elles ne s'aperçoivent des maisons et le lointain de la campagne. C'est une nature âpre et animée. Tout le premier plan est peint avec vigueur et vérité. L'œil s'arrête à contempler le port naturel des arbres, la tenuité [sic] et la mobilité des feuilles ; vous sentez l'air circuler frais et vif à travers le feuillage comme dans une matinée d'automne. La physionomie un peu rude de la végétation de notre climat n'a jamais été mieux comprise. Il reste à M. Rousseau à mieux étudier l'aspect de notre ciel : dans son paysage si vif, si saisissant de coloris, il est faux de forme et de couleur. Le lointain aussi, trop négligemment indiqué, manque de profondeur. Ce jeune artiste doit encore trouver pour ses paysages une ordonnance plus grandiose et plus pittoresque. Quand il aura acquis cette qualité, et se sera corrigé des imperfections que nous venons d'indiquer, il aura mis la critique en défaut. »

*La Revue des Deux Mondes*<sup>11</sup>, *Salon de 1833, avril 1833, dernier article, p. 187, Gustave Planche*<sup>12</sup> : « Nous devons des éloges à des hommes pleins de conscience, de courage et de naïveté, tels que M. Aligny<sup>13</sup>, M. Godefroy Jadin, M. Rousseau, M. Cabat<sup>14</sup>. Il faut approuver, dans le premier l'imitation littérale des roches ; dans le second, la profondeur et la fuite des terrains ; dans le troisième, la vérité des tons et l'acceptation franche des lignes de la nature, la légèreté de ses feuilles ; dans le quatrième, la simplicité toute flamande de ses compositions. »

*Le Salon de 1833, p. 366, G. Laviron*<sup>15</sup> : « M. Rousseau a rendu l'air et le soleil avec une vérité d'aspect et une chaleur remarquables. La pelouse verte, les rochers gris et nus, les arbres, les lointains, et ce village caché dans le fond de la vallée, le ciel surtout avec ses nuages légers qui se dessinent à peine dans une atmosphère inondée de lumière, tout cela est vivant et animé, comme vous l'avez pu voir à la campagne par un beau jour d'été. Tout ce tableau est fait d'une brosse large et facile ; seulement on ne comprend pas bien pourquoi l'artiste a préféré ce travail d'empâtements saillants qui rappellent la lumière plus qu'il ne faudrait sur le rideau d'arbres qui traverse son paysage ; ses broussailles de premier plan nous semblent trop échevelées. On voudrait voir aussi les figures mieux faites dans un ouvrage aussi complet sous tous les rapports.»

**1834** – Présente deux tableaux au Salon

*Lisière d'un bois coupé, forêt de Compiègne* – n° 1701 du livret du Salon  
(Schulman – p. 124 – n° 119)

---

<sup>10</sup> Janin, Jules (1804-1874) : écrivain et critique dramatique.

<sup>11</sup> *Revue des Deux Mondes* : revue littéraire mensuelle fondée en 1829 ; puis la politique, l'économie et les beaux-arts y prennent une place importante.

<sup>12</sup> Planche, Gustave (1808-1857) : critique littéraire, il écrit notamment des critiques dans *L'Artiste* et dans la *Revue des Deux Mondes*.

<sup>13</sup> Aligny, Caruelle d', Claude Félix Théodore (1798-1871) : peintre d'histoire, sujets religieux, paysages.

<sup>14</sup> Cabat, Louis (1812-1893) : peintre de paysages.

<sup>15</sup> Laviron, Gabriel-Joseph-Hippolyte (1806-1849) : critique d'art et peintre.





**Ill. 1 - Lisière d'un bois coupé, forêt de Compiègne ou Clairière près de Pierrefonds dans la forêt de Compiègne**  
 Huile sur toile – Dimension : 51,5 X 73,7 cm  
 Localisation : Hamburger Kunsthalle, inv. n° 5507 - © BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais - (c) Elke Walford  
 N° 1701 du livret du Salon

***Paysage, groupe de chênes*** – Refusé au Salon

#### CRITIQUES

***L'Artiste, Salon 1834, vol. 7, p. 65*** : « Rousseau le paysagiste, qui a mis au Salon un seul petit paysage, véritable chef-d'œuvre, a vu également refuser un de ses tableaux, un autre chef-d'œuvre peut-être. »

***L'Artiste, Salon 1834, vol. 7, p. 110-112*** : « Vous l'avez bien prouvé cette année encore par l'arrêt dont vous avez frappé un de nos jeunes paysagistes, M. Rousseau, à propos de qui ces réflexions se sont présentées à notre esprit. M. Rousseau, comme nous l'avons déjà dit, a vu refuser l'entrée du Salon à un de ses paysages. Par grâce insigne, une autre de ses toiles a obtenu le passage. Mais, messieurs du jury, savez-vous que le mérite de cette petite toile que vous avez bien voulu laisser passer vous charge d'une grave et honteuse responsabilité, vous qui avez osé exclure l'ouvrage d'un homme de ce talent ? savez-vous que cette petite et modeste toile a confirmé ce que nous pressentions l'année dernière, et l'a rendu un fait incontestable ? en un mot qu'elle a placé M. Rousseau au premier rang parmi nos paysagistes, non pas que ce jeune artiste marche seul à leur tête ? Un artiste moins nouveau n'a pu être dépossédé de ce beau privilège, qui lui était déjà acquis, M. Huet<sup>16</sup> conserve sa place, M. Rousseau prend la sienne à ses côtés, et ces deux hommes se partagent le même privilège. / ... / Les rares ouvrages que nous connaissons de M. Rousseau, en y comprenant sa ***Lisière d'un bois coupé*** (Ill. 1) de cette année, ne compteront sans doute dans sa carrière que comme des études ; mais, à quelque hauteur que puisse s'élever dans la suite le talent de l'auteur, ces premiers essais lui feront toujours honneur. Le peintre, et c'est un immense mérite, se fait déjà reconnaître dans ses ouvrages au premier coup d'œil, et jamais on n'est tenté de le comparer à aucun des peintres renommés dans la peinture de paysage. Il est franchement original : aucun souvenir des Flamands ou des Italiens ne se découvre dans sa manière. M. Rousseau a étudié avec un bonheur singulier la végétation de notre climat. La plupart des peintres de paysages ont semblé oublier que, si les végétaux sont dénués de la faculté de locomotion, ils ne sont pas pour cela condamnés à un repos et à une immobilité absolus. Dans les arbres comme dans les plantes les plus humbles un léger frémissement court toujours par toutes les

<sup>16</sup> Huet, Paul (1803-1869) : peintre de paysages, il est remarqué au Salon de 1831 où il expose plusieurs œuvres. Comme Théodore Rousseau, il juge indispensable d'étudier la nature en plein air.

parties, et leur donne à chacune un mouvement distinct. C'est surtout ce sentiment qui anime le feuillage que M. Rousseau a reproduit à un profond degré de vérité. Il a saisi la physionomie de la végétation, mais sans tomber dans ce mécanisme de procédés que beaucoup de paysagistes se sont créé et à l'aide duquel ils parviennent à copier l'arbre qu'ils ont choisi, comme machinalement, et sans trouver dans leur travail plus d'intérêt qu'ils n'en font éprouver au spectateur. Le grand bois qu'on aperçoit dans le fond du paysage de M. Rousseau, la chaumière et les bouquets d'arbres jetés dans le ravin qui s'étend en avant, et le vallon qui se découvre à droite, sont traités avec une touche tout à la fois fine et large qu'on ne doit pas craindre de déclarer digne d'un grand maître. Les troncs des arbres du bois se détachent de la masse avec une netteté qu'on n'aurait pas cru praticable à cet éloignement et dans les étroites limites imposées par le cadre à la dimension des objets, et, pour être précise, cette netteté n'est ni froide ni minutieuse. Le ciel est plus lumineux et mieux fondu que dans le tableau que l'auteur nous avait montré l'an passé. Dans ce dernier ouvrage, le fond, moins heureusement réussi, paraissait sacrifié à la richesse de ton et à la vigueur d'exécution des premiers plans ; dans celui de cette année, au contraire, les premiers plans ne sont pas d'un mérite égal à celui des autres parties ; les détails en sont un peu confus, et l'air n'y joue pas avec cette vivacité qui éclate sur le reste de la toile. Nous espérons que M. Rousseau ne se laissera pas rebuter par la brutale injustice qui a interdit l'entrée de l'exposition à un de ses ouvrages, et que nous retrouverons l'artiste en voie de progrès au Salon prochain. S'il est jaloux de conquérir tous les genres de suffrages, qu'il s'attache à adoucir l'effet général de ses toiles, qui, pour être fort et vrai, tend peut-être à être rude ; qu'il observe dans la nature cette irrésistible harmonie qui marie les impressions du caractère le plus discordant et qu'il s'en inspire ; qu'il choisisse aussi ses sujets plus larges, grands et poétiques, de façon à ce que son mérite d'exécution se recommande encore par l'intérêt de la scène ; en un mot, qu'il prenne exemple sur la persévérance et la docilité d'imagination de M. Paul Huet, à côté de qui nous l'avons placé. »

**Le Musée, Revue du Salon de 1834, p. 92, Alexandre D.** : « Indépendans de toute influence de cette nature, deux peintres viennent de se classer d'une manière remarquable. M. Rousseau, dont le tableau exposé l'année dernière était incontestablement le meilleur paysage de tout le Salon, et qui a vu cette année, en récompense de son succès, refuser son grand paysage. Il est vrai que pour obscurcir encore cet imbroglio d'ignorance et d'absurdités, voici qu'on a donné une médaille à M. Rousseau, probablement pour le tableau qu'on lui a refusé ; car la petite toile qui a seule été admise par le jury est trop peu importante. Puisqu'on voulait encourager M. Rousseau, il fallait d'abord admettre son ouvrage ; autrement l'administration rend au jury l'incivilité que celui-ci voulait faire à M. Rousseau »

**1835** – Présente deux esquisses au Salon

**Deux esquisses (La Charge de Claverhouse, tirée des Puritains d'Écosse de Walter Scott et L'Armée de Charles Le Téméraire passant en Suisse, par les Alpes)** – n° 1904 du livret du Salon

#### CRITIQUES

**L'Artiste, Salon 1835, p. 67, Alexandre Decamps<sup>17</sup>** : « Vous avez bien souvent parlé des injustices commises par le jury académique à l'égard des jeunes artistes qui suivent dans leurs travaux leur sentiment et leur conviction personnels, sans égard pour les rudiments de l'Académie. L'année dernière encore vous avez signalé l'étrange préoccupation du jury qui refusait des tableaux de MM. Delacroix<sup>18</sup>, Rousseau, Paul Huet, Riezener<sup>19</sup>, J. Dupré<sup>20</sup> ; comme s'il n'y avait pas un contre-sens choquant dans cette prétention de persuader au public que M. Delacroix puisse

<sup>17</sup> Decamps, Maurice-Alexandre (1804-1852) : critique d'art et essayiste, frère d'Alexandre-Gabriel Decamps (1803-1860), peintre

<sup>18</sup> Delacroix, Ferdinand Victor Eugène (1798-1863) : peintre d'histoire, sujets religieux, compositions à personnages, batailles, paysages. Romantique, orientaliste.

<sup>19</sup> Riesener ou Riezener, Louis Antoine Léon (1808-1878) : peintre d'histoire, compositions mythologiques, sujets religieux, scènes de genre, paysages.

<sup>20</sup> Dupré, Jules (1811-1889) : peintre de paysages.

jamais faire un tableau indigne de figurer au milieu des milliers d'ouvrages qui encombrant chaque année nos galeries. »

### Des refus répétés du jury de peinture

1836 – Deux tableaux refusés au Salon : *Vue du château de Broglie* et *Le Paysage du Jura*

- *Vue du château de Broglie*

(Schulman – p. 88 – n° 21 - *Eglise en ruine* (?))



III. 2 - *Vue du château de Broglie*

Huile sur papier marouflé sur panneau – Dimension 17,7 X 29,8 cm

Localisation : Musée de Trouville-sur-Mer, inv. n° 3935 – © Musée de Trouville-sur-Mer

- *Le Paysage du Jura* est exposé dans l'atelier d'Ary Scheffer, il est intitulé *La Descente des vaches*

(Schulman - p. 144 - n° 170)



III. 3 – *La Descente des vaches ou Le Paysage du Jura*

Huile sur toile – Dimension : 258,8 X 166 cm

Localisation : Musée de Picardie, Amiens, inv. n° 4371 – © Musée de Picardie / David Rosenfeld

## CRITIQUES

**L'Artiste, Salon 1836, vol. 11, p. 26** : « Puis enfin, un ouvrage de deux années, deux fois remis sur le métier, et recommencé en entier par M. Rousseau, travail des plus curieux, auquel nous ne savons trop quel nom donner. C'est bien plus qu'une étude, et par le sujet, c'est moins qu'un paysage. Qu'on se figure le coin d'un ravin dans les Alpes suisses, analysé avec cette force d'attention qu'on connaît à l'auteur, et peint avec cette couleur qui ne craint guère de comparaison. C'est, en un mot, de la peinture aussi sérieusement traitée qu'aucune peinture ancienne ou moderne. »

**L'Artiste, Salon 1836, vol. 11, p. 61** : « Oh ! messieurs du jury, vos coups tombent mal, ou plutôt ils tombent bien, car ils attestent, votre inqualifiable partialité. Elle seule, messieurs, peut expliquer votre refus ... d'un paysage de Rousseau, qui avait demandé deux années de travail... »

**1837** – Ne participe pas au Salon

**1838** – Deux tableaux refusés au Salon : *Paysage, vue du Jura* et *Vue de Normandie*

**1839** – Un tableau refusé au Salon : *Lisière de forêt*

## CRITIQUES

**La Presse**<sup>21</sup>, **Salon de 1839, 21 mars 1839, Théophile Gautier**<sup>22</sup> : « L'on parle aussi d'autres exclusions non moins inconcevables, l'on n'a pas voulu admettre un paysage de Rousseau, que l'on repousse systématiquement, .... Rousseau est cependant un jeune homme d'un mérite incontestable, un talent original, consciencieux, et son tableau est un des meilleurs paysages que nous connaissons. »

**1840** – Deux tableaux refusés au Salon : *Paysages, bords de la Sèvre* et *Paysage, une lande en Bretagne*

**1841** – Il envoie au Salon *Une Avenue de châtaigniers* – Refusé (Schulman – p. 152 – n° 191)



**III. 4 - L'allée de châtaigniers au château de Souliers, près de Bressuyre**

Huile sur toile – Dimension : 79 X 144 cm

Localisation : Musée du Louvre, Paris, inv. R.F. 2046 - © RMN-Grand Palais (Musée du Louvre) / D. Chenot

<sup>21</sup> La Presse : quotidien fondé en 1836, l'un des premiers quotidiens populaires français.

<sup>22</sup> Gautier, Théophile (1811-1872) : poète, romancier et critique d'art



## L'absence volontaire du Salon

1842/1843 – Ne se présente pas

1844 – Ne se présente pas

### CRITIQUES

*L'Artiste*, p. 147 : « Un peintre charmant, qui a bien de la peine à prendre son art au sérieux, M. Camille Roqueplan, n'a pu arriver au jour fixé ; ainsi de M. Riesener et de M. Sébastien Cornu ; ainsi de M. Paul Huet, de M. Cabat, de M. Jules Dupré et de M. Rousseau ; ainsi de vingt autres, dont l'absence frappera tous les regards habitués au talent qui n'a pas dit son dernier mot. On pardonne à ceux-là leur absence ; et, sans y penser, je fais ici leur éloge ; en effet, dans les arts, toutes les médiocrités bruyantes arrivent toujours sans peine au jour fixé. »

1845 – Ne se présente pas

### CRITIQUES

*Salon de 1845, V, Paysages, Corot*<sup>23</sup>, Charles Baudelaire<sup>24</sup> : « A la tête de l'école moderne de paysage, se place M. Corot. – Si M. Théodore Rousseau voulait exposer, la suprématie serait douteuse, M. Théodore Rousseau unissant à une naïveté, à une originalité au moins égales, un plus grand charme et une plus grande sûreté d'exécution. – En effet, ce sont la naïveté et l'originalité qui constituent le mérite de M. Corot. »

*Le Salon de 1845, p. 16-19, T. Thoré*<sup>25</sup> : « Mais parmi les contemporains, les véritables peintres, les véritables poètes, n'ont-ils pas toujours transporté l'homme, ou plutôt le sentiment humain, même dans la nature déserte. Rousseau, qui nous revient sans cesse quand il s'agit de poésie dans la peinture, a trouvé, un jour, une allée de châtaigniers dans un coin retiré de la Vendée, ce pays si original et si sauvage, dont la végétation vigoureuse a une couleur particulière, dont les arbres sans souci ont des tournures merveilleuses. Il a copié tout bonnement son allée de face. On y entre au bord de la toile comme dans la grande gueule d'un entonnoir, et l'on n'en sort pas ; mais tout au fond, bien loin, on aperçoit le jour à l'orifice extrême de cette caverne de branches entrelacées et d'épais feuillages. Vous n'avez point de ciel au-dessus de vous, ni à droite, ni à gauche ; car les arbres plantés tronc à tronc s'emmêlent comme des lianes dans une forêt vierge, ou comme des arabesques le long des lambris et de la voûte d'un édifice. Seulement à quelques points de cette voûte verdoyante, de petits rayons tremblotants de lumière éclatent entre les feuilles argentées, comme des étoiles scintillantes au firmament du soir.

En considérant cette belle peinture, on éprouve la même impression que lorsqu'on entre seul dans une vaste cathédrale gothique, aux colonnes élancées, aux décorations capricieuses. La percée de ciel, à l'extrémité de l'allée mystérieuse, est comme l'autel radieux au fond du monument sombre. Un pareil tableau est assurément de l'ART POUR L'HOMME et non point de l'art pour l'art. Je ne dis pas que cette poésie ne soit pas dans la nature ; mais encore il faut l'y sentir et l'exprimer. L'artiste n'est pas seulement un œil comme le daguerréotype, un miroir fatal et passif, qui reproduit physiquement l'image qu'on lui présente ; c'est une âme mouvante et créatrice qui féconde à son tour la création extérieure. La nature est la mère voluptueuse qui provoque la passion de son amant, et l'art est le fruit de cette divine union.

<sup>23</sup> Corot, Jean Baptiste Camille (1796-1875) : peintre de compositions mythologiques, scènes de genre, nus, portraits et de paysages. Il fréquente la forêt de Fontainebleau dès les années 1820.

<sup>24</sup> Baudelaire, Charles (1821-1867) : poète et critique d'art

<sup>25</sup> Thoré ou Thoré-Burger, Théophile (1807-1869) : journaliste et critique d'art. Il est un ami de Théodore Rousseau, il vient le rencontrer à Barbizon en 1847 et décrit leur promenade en forêt dans *Par Monts et par bois, la forêt de Fontainebleau*.

L'allégorie est tellement inhérente à l'art véritable, que les peintres les plus spontanés, dévoués seulement à l'image, sans préoccupation de la pensée qui est en dessous, font quelquefois des tableaux où la réflexion découvre des poèmes symboliques et des analogies que l'auteur n'a pas soupçonnés. J'ai vu souvent des artistes bien surpris des explications que la critique donnait de leurs ouvrages. Ils disent à cela qu'ils se moquent du symbole, et que l'art est un entraînement irréflecti qui n'est pas forcé d'avoir conscience de sa raison. Raphaël<sup>26</sup> et le Poussin<sup>27</sup> n'en disaient pas autant. Mais prenons les peintres comme ils sont aujourd'hui. Ce n'est pas leur faute si la philosophie et la pensée ont été proscrites de la société bourgeoise ; et, après tout, qu'importe le procédé, si le résultat satisfait aux conditions de l'art ? »

**1846** – Ne se présente pas

#### CRITIQUES

**Salon de 1846, XV, Du paysage, Charles Baudelaire** : « Il est un homme qui, plus que tout ceux-là, et même que les plus célèbres absents, remplit, à mon sens, les conditions du beau dans le paysage, un homme peu connu de la foule, et que d'anciens échecs et de sourdes tracasseries ont éloigné du Salon. Il serait temps, ce me semble que M. Rousseau, - on a déjà deviné que c'était de lui que je voulais parler, - se présentât de nouveau devant le public, que d'autres paysagistes ont habitué peu à peu à des aspects nouveaux. Il est aussi difficile de faire comprendre avec des mots le talent de M. Rousseau que celui de Delacroix, avec lequel il a, du reste, quelques rapports. M. Rousseau est un paysagiste du Nord. Sa peinture respire une grande mélancolie. Il aime les natures bleuâtres, les crépuscules, les couchers de soleil singuliers et trempés d'eau, les gros ombrages où circulent les brises, les grands jeux d'ombres et de lumière. Sa couleur est magnifique, mais non pas éclatante. Ses ciels sont incomparables pour leur mollesse floconneuse. Qu'on se rappelle quelques paysages de Rubens<sup>28</sup> et de Rembrandt<sup>29</sup>, qu'on y mêle quelques souvenirs de peinture anglaise, et qu'on suppose, dominant et réglant tout cela, un amour profond et sérieux de la nature, on pourra peut-être se faire une idée de la magie de ses tableaux. Il y mêle beaucoup de son âme, comme Delacroix ; c'est un naturaliste entraîné sans cesse vers l'idéal. »

**Salon 1846-1851, Œuvres posthumes de Champfleury**<sup>30</sup> : « Il est tant questions des tableaux *refuses* [sic] de M. Rousseau qu'il faut bien en parler. M. Rousseau n'envoie plus au Salon à cause des nombreux refus qu'on lui a fait essuyer. M. Rousseau a raison ; il a un grand talent ; il vend cher sans avoir jamais exposé ; peut-être aurait-il moins de succès s'il était reçu au Salon. Les amateurs de peinture sont parfois si bizarres ! – Je me suis longtemps défié des articles de M. Thoré, le premier qui se soit occupé de M. Rousseau et qui ait employé à son égard des éloges à perte de vue. M. Thoré a été souvent exagéré : mais il a *forcé* ses lecteurs à s'habituer au nom de Rousseau. – Non pas que ce soit le plus grand Paysagiste d'aujourd'hui ; mais il tient dignement son rang entre Jules Dupré, Marilhat<sup>31</sup> et Corot. Après des toiles un peu confuses, M. Rousseau en est arrivé à se posséder et à produire des paysages complets et empreints d'un grand sentiment de la nature. »

**1847** – Ne se présente pas

**1848** – Ne se présente pas

---

<sup>26</sup> Santi, Raffaello, dit Raphaël (1483-1520) : peintre et architecte italien.

<sup>27</sup> Poussin, Nicolas (1594-1665) : Il est considéré comme étant l'un des plus grands maîtres classiques de la peinture française

<sup>28</sup> Rubens, Peter Paul (1577-1640) : peintre de scènes religieuses, mythologiques, historiques.

<sup>29</sup> Rembrandt Harmensz Van Rijn, dit Rembrandt (1606-1669) : peintre hollandais de scènes bibliques, historiques, de portraits, d'autoportraits. Il s'illustre aussi comme dessinateur et graveur.

<sup>30</sup> Husson, Jules François Félix, dit Champfleury (1821-1889) : journaliste, critique d'art, nouvelliste et romancier.

<sup>31</sup> Marilhat, Prosper Georges Antoine (1811-1847) : peintre de sujets typiques, de portraits, de paysagiste. Orientaliste.



Participe à la troisième exposition de l'association des artistes<sup>32</sup> avec quatre tableaux :

*Etude d'après nature*

*Soleil couchant*

*Paysage d'automne*

*Soleil couchant d'automne*

## CRITIQUES

*L'Artiste, Revue de Paris, 1848, L. Clément de Ris*<sup>33</sup> : « Les tableaux de M. Rousseau sont au nombre de quatre. C'est, je crois, la première fois que cet artiste expose de ses œuvres aux regards et au jugement du public. Jusqu'ici on avait pu en voir de temps à autre derrière les vitrages des marchands de couleurs ; mais là seulement s'était bornée toute la publicité d'un homme que le jury a évincé obstinément pendant plusieurs années consécutives. Qu'est-il arrivé de ces refus absurdes ? C'est que la presse s'en est émue ; l'artiste, de son côté, a accepté la lutte dans sa plus grande extension ; il a redoublé de travail, il s'est enfoncé de plus en plus dans l'étendue de son art, et le voilà maintenant qui sort vainqueur et triomphant. Son nom est un de ceux que la critique prononce le plus souvent et avec le plus de respect ; ses œuvres sont enlevées aussitôt qu'achevées et payées au poids de l'or ; les riches amateurs font queue à la porte de son atelier, et ses tableaux ne le quittent que pour passer dans les cabinets de MM. Perrier<sup>34</sup>, Véron<sup>35</sup>, Collot<sup>36</sup>, Barroilhet<sup>37</sup>, où un petit nombre de privilégiés ont seuls la permission d'aller les admirer. M. Rousseau, disons-le à sa louange, a voulu que cette célébrité à huis clos, que cette réputation intime reçût la consécration du jugement public ; et, puisque le jury persiste dans ses refus absurdes et systématiques, il a saisi avec bonheur l'accueil que l'association a bien voulu lui faire. Abstraction faite de son talent et de son habileté comme peintre, M. Rousseau était admirablement doué pour comprendre toutes les beautés et toutes les splendeurs de la nature ; ses tableaux le prouvent surabondamment. L'imagination et l'observation se mêlent et s'harmonisent chez lui dans une rare et remarquable proportion ; il voit les choses par l'angle étincelant, original et nouveau, sans que pour cela la reproduction qu'il en donne en soit bizarre ou choquante. Le sentiment intime et profond qu'il ressent devant la nature est développé chez lui au plus haut point ; et nous ne faisons aucun doute que s'il n'eut été un grand peintre, il ne fut devenu un poète distingué. Dans sa composition, l'effet est toujours des plus simples, des plus justes et des plus saisissants, comme toutes les choses justes ; puis les détails arrivent à se grouper dans l'ensemble, chacun à sa place et dans leur valeur relative, avec une modération et une richesse dont la réunion ne se rencontre jamais que dans les puissantes organisations. Si de la façon dont il reçoit les impressions objectives nous arrivons à la manière dont il les rend, nous n'aurons encore que des éloges à lui adresser. M. Rousseau a trop travaillé pour ne pas avoir acquis une extrême habileté de main, une dextérité merveilleuse, une profonde connaissance de toutes les ressources qu'offrent la brosse et la couleur ; mais cette adresse, il n'en abuse pas et ne s'en sert qu'avec la sobriété d'un talent sérieux. Cette habileté est, d'ailleurs, l'opposé direct d'un autre genre d'habileté à laquelle les peintres ont donné le nom de *chic*, et qui se substitue précisément à tout travail sérieux et contenu. Dans le premier cas, l'étude a produit l'une ; dans le second cas, elle est remplacée par l'autre. Sa touche est ferme et franche et se plie sans raison et sans gêne à tous les effets qu'il veut lui faire exécuter ; large et solide dans les premiers plans, légère et délicate dans les lointains. Ce qu'il rend surtout avec bonheur, ce sont les effets d'automne et de soleil couchant. Il est vrai de dire qu'il a

<sup>32</sup> L'association des artistes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs est créée en 1844 à l'initiative du Baron Taylor ; elle a pour objectif de venir au secours de chacun de ses membres dont la position est précaire et dont les ressources ne suffisent pas à sa modeste existence. L'association organise des expositions ; celle de 1848 est la troisième, elle a lieu au bazar Bonne-Nouvelle.

<sup>33</sup> Clément de Ris, Louis (1820-1882) : collectionneur et critique d'art, il collabore régulièrement à la revue *L'Artiste*.

<sup>34</sup> Perrier, Paul Casimir (1812-1897) : armateur, banquier et homme politique français.

<sup>35</sup> Véron, Louis-Désiré (1798-1867) : journaliste, homme politique et directeur de l'Opéra de Paris de 1831 à 1835.

<sup>36</sup> Collot, Paul François (1837-1920) : marchand de nouveautés.

<sup>37</sup> Barroilhet, Paul (1810-1871) : chanteur.

pris tout simplement les deux plus beaux moments de l'année et du jour ; mais il faut ajouter qu'ayant affaire à forte partie, il n'est pas resté au-dessous de son modèle, et a su y trouver des sujets de composition où nous ne lui connaissons pas de maître. Des terrains que l'ombre envahit déjà, au premier plan ; quelques arbres effeuillés par l'automne et se découpant en noir sur un ciel d'or ; au fond, un rideau de bois dépouillés que la brume estompe et qui laisse passer par intervalles quelques points lumineux de l'incendie que le soleil allume à l'horizon ; enfin un ciel rempli de petits nuages qui, d'après leur position, passent du saumon-clair le plus pâle au rouge-rouge [sic] le plus intense ; donnez ces quelques éléments à Rousseau, et il vous fera un tableau comme celui de l'exposition (*Lisière de bois*), devant lequel on s'arrêtera en songeant pendant des heures entières. L'autre tableau de M. Rousseau (*L'automne*) est fait dans une toute autre manière et peut donner une preuve de la souplesse de son talent. Autant la touche du premier est large, autant celle du second est fine et délicate, sans que pour cela l'effet général en souffre et en soit moins beau et moins grand. Pour le fini et le soin avec lesquels sont traitées certaines parties, on dirait un émail. La donnée est bien simple. De grands arbres, qui font sans doute partie de l'extrême lisière d'une forêt, s'enlèvent d'un seul jet de terre, et ombragent de leur panache, auquel l'automne a donné de magnifiques teintes rouges et jaunes, un vieux prêtre, seul être vivant que l'œil aperçoit dans l'immense horizon fermé tout au fond par une chaîne de montagnes dont les arêtes neigeuses déchirent le ciel comme feraient les dents d'une scie. Ces grands troncs d'arbres couronnés par un feuillage d'une couleur insolite peuvent étonner les personnes qui ne connaissent pas l'aspect de la campagne à l'automne, et qui croient que les arbres sont nécessairement verts ; mais pour ceux qui cherchent toujours à étudier la grande mère dans ses éternelles et splendides métamorphoses, qui voient la campagne à toutes les époques de l'année et la trouvent toujours belle, il est empreint d'une vérité d'effet qui remue profondément et fait épanouir le cœur

#### La lumineuse fleur des souvenirs passés.

Quelle lumière, quel air il y a entre les arbres et les montagnes de l'horizon ! Comme ces fûts sont délicatement peints sans qu'il y ait ni sécheresse, ni léché ! Comme ce soleil froid des derniers jours de novembre est admirablement rendu ! Il y a dans cette petite toile de quelques pouces carrés une étendue, une immensité qui prouve la vérité de toute assertion : que la grandeur est en raison directe de l'effet obtenu. Nous regrettons que M. Rousseau ait envoyé ses deux autres tableaux, non pas que nous ne rendions aux qualités qui les distinguent toute la justice qui leur est due, mais ce sont plutôt des esquisses que des tableaux, et si elles peuvent intéresser les artistes, le public s'en préoccupe peu, ou peut être choqué par ces mêmes qualités qui, n'existant qu'à l'état d'ébauche, lui paraissent des défauts. Quelle que soit l'instruction artistique qu'il ait acquise depuis dix-sept ans, il n'en est pas venu encore à se débarrasser entièrement des préjugés erronés mis à la mode par ce triste David et ses plus tristes successeurs, et qui consistent à chercher dans un tableau un certain fini qui ne laisse aucun vague ou contour, une certaine valeur de tons plats et pauvres qui ne touchent ni n'émeuvent, sans se préoccuper en aucune façon de la vérité d'effet, de l'harmonie générale, de la puissance de la touche et de la couleur, erreurs qui ont pour résultat immédiat de procurer à l'esprit le même plaisir devant un chef-d'œuvre ainsi compris que devant une planche lisse, bien propre, bien unie et bien rabotée. C'est là un malheur dont les artistes se ressentiront peut-être longtemps encore, et dont Delacroix entre autres est la victime depuis de longues années. Espérons que les deux premiers tableaux de M. Rousseau serviront de passeport aux deux seconds.

Nous le répétons, c'est incontestablement à Géricault<sup>38</sup> et à Rousseau que l'exposition de cette année devra son succès. Nous avons dû, par ce motif, leur faire les honneurs de notre compte-rendu et les citer les premiers. Dans un second article, nous détaillerons par ordre chronologique les œuvres qui nous paraissent faire exception à la monotonie générale de l'exposition. »

**La Presse, Feuilleton de La Presse du 26 avril 1848, Salon de 1848, 4<sup>ème</sup> article, Théophile Gautier** : « ... Rousseau, Barye<sup>39</sup> et Préault<sup>40</sup>, ces trois martyrs du jury, n'ont pu profiter du bénéfice de la révolution. ... »

<sup>38</sup> Géricault, Théodore (1791-1824) : peintre d'histoire, compositions mythologiques, scènes de genre et portraits.

<sup>39</sup> Barye, Antoine-Louis (1795-1875) : sculpteur et peintre animalier.

# Le succès et les éloges des critiques

Théodore Rousseau présente trois tableaux au Salon de 1849, il obtient la troisième première médaille ; les critiques louent le retour du paysagiste. Il est élu membre du jury du Salon qui commence en décembre 1850 ; médaillé de première classe, il est dispensé du jugement de ses collègues.

Les critiques sont très élogieuses à partir de 1851 ; son acharnement pendant les années difficiles est salué par tous. Les particularités de son art du paysage sont précisément remarquées : étude de la lumière, des couleurs, ... Le succès est là. L'année 1852 est pour cet artiste l'année de la consécration, il reçoit la croix de la Légion d'honneur par décret du 16 juillet 1852.

En 1854, Théodore Rousseau est nommé par l'Empereur membre du jury de la section de peinture qui prépare l'exposition universelle de 1855. Il participe à l'exposition des ouvrages des artistes vivants étrangers et français pour l'Exposition Universelle de 1855 avec treize tableaux ; il obtient une médaille de première classe.

## Le retour au Salon

1849 – Présente trois tableaux au Salon

*Une avenue* – Ce tableau est parfois référencé sous le titre *Une Avenue, forêt de l'Isle Adam* – n° 1778 du livret du Salon  
(Schulman – p. 197 – n° 306)



III. 5 - *Une avenue, forêt de l'Isle Adam*

Huile sur toile – Dimension : 101 X 82 cm

Localisation : Musée d'Orsay, Paris, inv. R.F. 1882 - © RMN-Grand Palais (Musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski  
N° 1778 du livret du Salon

*Lisière de forêt, soleil couchant* – n° 1779 du livret du Salon  
(Schulman – p. 211 – n° 340)

Localisation : The Los Angeles Country Museum of Art, inv. n° 86.1

*Terrains d'automne* – n° 1780 du livret du Salon

## CRITIQUES

*Revue des Deux Mondes, Le Salon de 1849, p. 582-583, M. F. de Lagenevais*<sup>41</sup> : « Les paysages de M. Corot parlent à l'âme et font rêver ; ceux de M. Rousseau ne parlent qu'aux yeux. On a très judicieusement placé côte à côte ces deux peintres dans l'arrangement des tableaux du salon, et

<sup>40</sup> Préault, Auguste (1810-1879) : sculpteur de sujets religieux.

<sup>41</sup> Bury, Henri Blaze de, dit F. de Lagenevais (1813-1888) : homme de lettres, critique littéraire et artistique.

provoqué une comparaison pleine d'intérêt entre la *Vue prise en Limousin*, si pleine d'ombre, de fraîcheur et de mystère, et l'ardent *Coucher du soleil*, où M. Rousseau a saisi avec bonheur les mobiles et fugitifs aspects du ciel à la dernière heure du jour. M. Rousseau rend bien les jeux infinis des nuages, qui, en cet instant, se colorent de mille teintes aussitôt évanouies. Il arrête pour ainsi dire au passage ces légers flocons couleur de rose, ces larges bandes violettes, ces lambeaux de pourpre d'or qui nagent, poussés par le vent du soir, dans l'atmosphère transparente, et au moyen de quelques silhouettes de chênes vigoureusement découpées, il fait admirablement valoir le vert pâle et limpide dont se teint l'horizon après que le soleil a disparu. Montez sur les coteaux de Meudon par un soir d'été, et, à travers les troncs clairsemés d'une futaie récemment mise en coupe, vous trouverez exactement les tableaux de M. Rousseau. Malheureusement c'est un peu toujours le même effet que reproduit M. Rousseau : un ciel en fournaise et des terrains de broussailles grillées par le soleil d'automne. Cet artiste s'est fait pour son usage une sorte de nature rissolée qui, depuis la création du monde, ne connut jamais la pluie bienfaisante. Les *Terrains d'automne* en sont la plus haute expression. Ici, le peintre a divisé sa toile en deux zones, dont l'une, plongée dans une obscurité presque complète, ne laisse entrevoir qu'un inextricable fouillis de touches roussâtres et brûlées, où la meilleure volonté du monde ne saurait discerner une branche, un buisson, un mouvement de terrain. On dirait une palette raclée. C'est de la manière toute pure, et M. Rousseau, le réaliste par excellence, se trouve, lui, infiniment plus éloigné de la nature que M. Corot, toujours candide et vrai dans son interprétation.

Si l'on veut un exemple bien curieux des incroyables exagérations auxquelles peut conduire le système de M. Rousseau, on n'a qu'à se transporter devant un tableau intitulé *Un effet d'orage*, par M. Hervier<sup>42</sup>. A cinq ou six pas de distance, l'œil y aperçoit tout ce qu'il veut, un ciel gris et humide, des terrains calcaires détremés par la pluie, encombrés de broussailles mouillées, de troncs d'arbres ruisselants. De près, on ne voit réellement qu'une toile sur laquelle le couteau s'est promené par hasard. De même, dans un fond de nuages ou dans les dégradations d'un mur qui s'effrite, l'imagination crée les scènes et les images les plus fantastiques. La pratique de M. Rousseau est d'un dangereux exemple, de même que celle de M. Diaz<sup>43</sup>. M. Rousseau a quelques détails qu'il traite supérieurement ; mais son exécution incomplète sacrifie tout à l'effet partiel et souvent imperceptible qu'il affectionne. M. Rousseau a exposé un troisième paysage : *Une avenue* (Ill. 5), de grands arbres dont le soleil perce le feuillage. Le ton général est brillant et contraste avec les habitudes de M. Rousseau ; mais les arbres manquent de modelé ; il n'y a pas assez d'air et de profondeur. En somme, je suis ravi, pour ma part, que l'avènement d'un nouvel ordre de choses dans la république des arts ait mis enfin M. Rousseau en contact avec le public. Les succès auxquels peut prétendre cet artiste réellement remarquable n'en seront désormais que de meilleur aloi pour être dégagés du huis-clos et de l'intimité bienveillante de l'atelier. En cessant d'être martyr, il restera ce qu'il est réellement : un coloriste énergique et un copiste heureux de la nature des environs de Paris. »

**La Presse, Feuilleton de La Presse du 11 août 1849, Salon de 1849, 12<sup>ème</sup> article, Théophile Gautier** : « L'évènement du Salon est l'entrée de M. Théodore Rousseau, un des jeunes paysagistes repoussé impitoyablement par le jury, durant cette longue persécution que les Nérons et les Dioclétiens de l'Institut<sup>44</sup> ont fait subir aux confesseurs et aux martyrs de l'idée nouvelle.

M. Théodore Rousseau a plus que personne repoussé la tradition classique du paysage ; - il s'est livré avec une audace exaspérée à toutes les violences, à toutes les férocités de faire et de couleur que nécessite et qu'excuse une réaction ou plutôt une insurrection dans le domaine de l'art ; on ne pouvait pas protester plus fortement contre Michalon<sup>45</sup>, Bertin<sup>46</sup> ou Watelet<sup>47</sup>.

Au lieu d'arranger les paysages, il les eût plutôt dérangés ; il cherchait à surprendre la nature chez elle, dans son déshabillé, avec l'attitude intime et bizarre de la solitude ; arbres roses sur le bleu froid du ciel d'hiver, feuilles grillées par l'automne ou safranées par le soir, maigres

<sup>42</sup> Hervier, Louis Adolphe (1818-1879) : peintre de genre, de paysages.

<sup>43</sup> Diaz de la Peña, Narcisse (1807-1876) : peintre de genre, de paysages.

<sup>44</sup> Institut : il regroupe les cinq académies (Académie française, Académie des inscriptions et belles lettres, Académie des sciences, Académie des beaux-arts, Académie des sciences morales et politiques).

<sup>45</sup> Michalon, Achille-Etna (1796-1822) : peintre paysagiste, premier lauréat du prix de Rome de paysage historique. Corot suivit son enseignement.

<sup>46</sup> Bertin, Jean Victor (1767-1842) : peintre de portraits, de paysages. Il reçut Corot dans son atelier.

<sup>47</sup> Watelet, Louis Étienne (1780-1866) : peintre de compositions religieuses et de paysages.

squelettes des forêts se dessinant sur l'arête des coteaux, terrains nus, tapis d'Aubusson à la mousse ; pentes rugueuses que mamelonnent des verrues de rochers ; fouillis de broussailles échevelées, mares où sous la rouille des plantes aquatiques miroite une eau noire où tremble par places le reflet du ciel, nuages à formes bizarres où le couchant attise ses fournaies, ravins décharnés sur lesquels pendent comme des barbes les racines des plantes. Voilà ce que M. Théodore Rousseau peignait sans reculer devant aucune hardiesse, empâtant, glaçant, égratignant, laissant sa toile à découvert, à grands coups de brosse ou à petits coups de pinceau, poussant le vrai jusqu'à l'invraisemblance, le singulier jusqu'au fantastique, le bizarre jusqu'à l'extravagant justifiant ses admirateurs et aussi, il faut bien le dire, ses détracteurs, dans le même tableau.

Bien qu'il ait été refusé au Salon pendant quinze ans, la réputation de M. Théodore Rousseau n'en est pas moins grande, et si la foule ne connaît pas toutes ses œuvres, elle sait du moins son nom : les voix courageuses de la presse ne se sont pas lassées de crier contre cet ostracisme injuste, et enfin le jour de la justice est arrivé.

M. Théodore Rousseau a exposé trois tableaux : une *Avenue* (Ill. 5), une *Lisière de forêt au soleil couchant*, et des *Terrains d'automne*.

L'*Avenue* (Ill. 5), dont la disposition est originale par sa simplicité consiste en une allée s'enfonçant à perte de vue dans l'épaisseur d'un bois : le soleil pénètre à travers les feuilles nouvelles dont il blondit les tons d'émeraude, et sème les herbes et les mousses de paillettes d'or ; tout est vert comme le printemps, dans cette allée solitaire et mystérieuse que la végétation envahit. Il a plu récemment, et dans les petites flaques d'eau des ornières se baignent les reinettes à la note argentine : le lapin y fait ses gambades, et le chevreuil la traverse sans trop hésiter. L'aspect vert de ce tableau étonne d'abord, car le vert, nous ne savons pourquoi, est mal vu dans le paysage, où l'on admet les arbres jaunes, rouges, gris, bleus, de toutes les nuances, enfin, excepté de la nuance naturelle : c'est là une des audaces de M. Rousseau, et celle qui, peut-être, lui a nuï davantage que d'avoir fait de temps à autre des arbres qui ne ressemblaient pas à des choux-fleurs trempés dans l'encre. L'on pourrait aussi reprocher un peu de confusion à ces feuillages se superposant les uns aux autres, à toutes ces herbes enchevêtrées, mais la réalité même ; et les arbres confondent leurs branches, les plantes leurs filaments, l'intérieur des forêts est touffu, inextricable, fourmillant de détails, obstrué de mille accidents peu intelligibles à travers le réseau mouvant du feuillage. M. Théodore Rousseau, qui est un paysagiste un peu sauvage, n'a pas fait la toilette à son avenue, il ne l'a pas ébarbée, mise en ordre et tirée au cordeau ; il n'a pas voulu être plus clair que la nature.

La *Lisière de forêt au soleil couchant*, offre une de ces oppositions vigoureuses qu'affectionne M. Th. Rousseau. Un grand arbre dont l'anatomie végétale est parfaitement détaillée, s'enlève en noir sur les teintes chaudes de l'horizon. Et à propos de cet arbre, nous demanderons pourquoi les paysagistes font ordinairement si peu paraître le ciel à travers les branches et le feuillage de leurs chênes ou de leurs ormes, et se contentent de les masser par plaques épaisses. Rien n'est fin et délié comme la cime d'un arbre se détachant sur le ciel.

Les *Terrains d'automne* représentent un de ces aspects très fréquents dans la nature, mais que l'art semble inhabile à rendre ; ces mousses desséchées, ces feuilles rougies qui s'entassent ou que le vent d'octobre promène, ces herbes flétries qui penchent, tout ce détritus de la brillante végétation de l'été qui va former une couche de plus à la croute [sic] terrestre, ne peuvent guère fournir le sujet d'un tableau. La nature alors revêt des formes si étranges et transpose si bizarrement les couleurs qu'elle semble mensongère reproduite par les moyens de l'art : que de fois, à la campagne, nous nous sommes récrié, n'osant en croire nos yeux, devant un de ces effets inattendus que nous eussions taxé de fausseté si nous les eussions vus au Louvre entourés d'un cadre d'or.

Ce qui serait pour un autre peintre une raison de ne pas choisir un site ou un effet, détermine M. Th. Rousseau, une de ces organisations originales, excentriques, qui viennent très à propos, par quelque chose de rare, de singulier, de farouche et de choquant, relever l'art de la banalité où le soin de la vraisemblance et l'amour des choses singulières ne manqueraient pas de le faire tomber à la longue.

Nous espérons que M. Th. Rousseau, maintenant que les portes lui sont ouvertes, ne laissera point passer une exposition sans en profiter pour se mettre en contact avec le public, dont l'admiration ou le blâme lui donneront ce sentiment de proportion que l'artiste n'acquiert jamais sans cela, et qu'il court risque de fausser dans le travail solitaire de l'atelier.

Le salon a cela de bon qu'il sert à constater la date du talent. Ainsi, beaucoup de paysagistes ont profité des tentatives de M. Th. Rousseau, et lui ont pris des procédés et des effets qu'on a longtemps pu croire d'eux : dans ce talent abrupte, bizarre et primesautier se trouvent les germes de plusieurs réputations de peintres de paysage, élèves clandestins de ce maître inconnu. »

## Des critiques élogieuses

1850/1851 – Présente sept tableaux au Salon

*Lisière de forêt ; soleil couchant* – n° 2704 du livret du Salon  
(Schulman – p. 205 – n° 325 - *Sortie de forêt à Fontainebleau, soleil couchant*)



**III. 6 – *Lisière de forêt ; soleil couchant* ou *Sortie de forêt à Fontainebleau, soleil couchant***  
Huile sur toile – Dimension : 142 X 197 cm  
Localisation : Musée du Louvre, Paris, inv. R.F. 112 - © RMN-Grand-Palais (Musée du Louvre) / Gérard Blot  
N° 2704 du livret du Salon

*Effet du matin* – n° 2705 du livret du Salon  
(Schulman – p. 274 – n° 510)



**III. 7 – *Vaches à l'abreuvoir* ou *Effet du matin***  
Huile sur bois – Dimension : 35 X 32 cm – Dépôt du FNAC au MBA de Nantes  
Localisation : Musée des Beaux-Arts, Nantes, inv. n° 1163 – © Ville de Nantes - Musée des Beaux-Arts - Photographie : C. Clos  
N° 2705 du livret du Salon

*Plateau de Belle-Croix (forêt de Fontainebleau)* – n° 2706 du livret du Salon

*Haute futaie du Bas-Bréau (forêt de Fontainebleau) ; effet de soir* – n° 2707 du livret du Salon

*Lisière de forêt, effet de matin* : n° 2708 du livret du Salon  
(Schulman – p. 204 – n° 324 – *Sortie de forêt* ( ? ))





**III . 8 - La forêt de Fontainebleau, le matin**

Huile sur toile – Dimension : 142 X 197,5 cm

Localisation : The Wallace Collection, Londres, inv. n° P 283 - © The Wallace Collection, Londres, Dist. RMN-Grand Palais / The Trustees of the Wallace Collection

N° 2708 du livret du Salon

ou

(Schulman – p. 327 – n° 644 – *Lisière de Clairbois en forêt de Fontainebleau*)

Localisation : The Glasgow Art Gallery & Museum, inv. n° 1124

***Entrée du Bas-Bréau (forêt de Fontainebleau)*** – n° 2709 du livret du Salon

***Village de Barbizon ; effet de printemps*** – n° 2710 du livret du Salon

## CRITIQUES

**Salon de 1851, p. 12-15, François Sabatier-Ungher<sup>48</sup>** : « Pendant plus de quinze ans, M.

Rousseau a été invariablement exclu des expositions ; et cependant M. Rousseau est un maître ; il est non seulement un grand peintre, mais encore un grand poète : c'est ce qui dérouté bien des connaisseurs. Les roueries, les *ficelles* de métier lui sont étrangères : il aime, voilà tout. M.

Rousseau a conservé dans une longue pratique de son art, toute la naïveté des impressions de la jeunesse, toute la fraîcheur de son âme. Les peintres un tant soit peu habiles sont tous plus ou moins roués, et traitent la nature comme font les Lovelace<sup>49</sup> des dames du grand monde.

Rousseau, lui, en est encore à ses premières amours, aussi peu sûr de lui-même qu'un enfant. C'est qu'en lui, l'amour de l'art n'a pas été flétri par le libertinage du métier. Point de manière, mais une puissance unique de voir et de comprendre la nature. M. Rousseau n'affecte aucun thème spécial : la nature, voilà son éternel sujet. Comme chacun de ses tableaux en est un pur reflet, on n'y trouve rien de conventionnel ou de scolastique. Rousseau est objectif à la manière de Shakespeare ; son originalité individuelle, sa force subjective, bien que très réelle, est entièrement subordonnée en lui à sa puissance de réflexion et d'assimilation ; elle l'empêche seulement de se laisser entraîner par les influences accidentelles, et de tomber dans la vulgarité, et lui donne, pour ainsi dire, un centre de gravité inébranlable. C'est elle aussi qui lui prête cette admirable faculté de trouver du premier coup-d'œil la beauté caractéristique de chaque contrée, qui fait que sa sensibilité objective ne produit jamais à faux.

De là l'incroyable variété de ses œuvres : chacune d'elles semble appartenir à une autre main.

Rousseau, possédant à un très haut degré la rare faculté de s'identifier avec son sujet, chaque sujet trouve en lui un homme nouveau. L'aspect de ses tableaux est varié, parce que les heures, les saisons et les pays apportent des impressions différentes, et que l'inspiration idéale qui est le sujet réel de l'œuvre, n'est jamais la même. La plupart des artistes n'excellent que dans un certain ordre d'idées. Celui-ci a un clavier complet où toutes les notes vibrent avec une égale force, et comme à quelques hommes de génie, il lui a donné de pénétrer la nature par tous ses côtés, et de la pouvoir reproduire sous toutes ses faces.

Bien des artistes intelligents en sont pourtant encore à nier M. Rousseau. – Ce sont des ébauches. – C'est de la littérature, mais non de la peinture. – Que sais-je encore ? – Et quand ce ne seraient

<sup>48</sup> Sabatier-Ungher, François (1818-1891) : mécène, critique d'art et traducteur germaniste français.

<sup>49</sup> Lovelace : élégant séducteur de femmes.

que des ébauches ! qu'importe, si ces ébauches en disent plus que les tableaux finis ! Et d'abord, qu'est-ce, grands dieux, qu'un tableau fini ? Pourquoi quereller sur les moyens quand le résultat est là, lorsque l'âme est émue ? Littérateur, soit ; mais si vous appelez littérateur celui qui par des formes et des tons vous évoque la nature, avec toutes ses émotions et ses éivrements, qui donc nommerez-vous peintre ? Le procédé de M. Rousseau est brusque, je l'avoue, et ne ressemble à aucun autre ; ce n'est pas bien peint d'après tel ou tel système – et quel est le bon ! – mais la nature n'est pas peinte du tout ; et ceci se rapproche plus de la nature que tout ce que vous nous montrez. Les gens spéciaux sont intraitables ; ils ne pardonnent pas que l'on viole les formules : on vous livre l'esprit pourvu que la lettre soit respectée. Ce n'est pas le travail mystérieux de Claude<sup>50</sup> qui ne laisse aucune trace de son passage, ni le coup de brosse habile de la jeune école qui semble toujours vous dire : admirez mon adresse ; mais, pour moi, devant les tableaux de Rousseau, je ne désire pas une autre facture ; la sienne me fait comprendre comment poussent et croissent les plantes. On s'y fera : on s'est fait à tant d'autres choses.

Analysons.

A travers cette majestueuse voûte de verdure que supportent ces beaux et vigoureux troncs d'arbres, un spectacle sublime se déroule lentement à vos yeux (n° 2707). Le roi du ciel va descendre vers d'autres horizons, et il réjouit encore la nature d'un de ces regards d'amour. – L'air est tranquille, le vent se tait ; les troupeaux paissent doucement l'herbe, levant la tête par moments, comme pour écouter de mystérieuses harmonies, qui passent à travers le silence ; eux aussi s'unissent à l'hymne qui chante la nature au créateur. C'est le soir d'un beau jour, c'est l'heure du repos, et l'homme rassemble son bétail pour regagner sa demeure. Ce pâtre donnant de la corne, seul être humain que l'on aperçoive au milieu de cette scène magique, apparaît ici comme le maître de la terre. Le regard se perd sur cette toile, et s'égaré et s'oublie ; il reste magnétiquement attaché à l'horizon sur ce disque de feu qui l'attire, en quelque sorte, au-delà des limites terrestres, il semble vouloir le suivre jusque dans le sein de Dieu. Ce tableau est une prière. Le n° 2708 (Ill. 8), est évidemment le même point de vue ; mais l'heure est différente comme le sentiment qui l'inspire. Ici l'on peut voir l'art infini que M. Rousseau apporte dans ses compositions. Les lignes et les proportions sont toutes différentes ; et l'effet de lumière étant moins puissant que dans l'autre a eu besoin de moins d'espace : aussi les lignes se sont elles rapprochées comme pour l'enserrer de plus près. Les arbres sont plus légers, le feuillage moins compact. – C'est un effet. – ou plutôt c'est un hymne du matin – brillant et radieux. Toute cette plaine est dans l'eau : aussi voyez comme ces gazons sont frais et touffus. On sent qu'on enfoncerait jusqu'aux genoux. L'humidité poudroie au soleil levant, et tout prend un reflet diamanté. Comme ces vaches sont charmantes, et comme elles doivent être heureuses là-dedans ! Ici l'exécution est plus fine, plus caressée et plus *rendue* que dans le plus grand tableau. La touche carrée, la facture fouettée ont disparu. Aussi, de tous les tableaux de M. Rousseau, celui-ci est le plus généralement accepté. La comparaison attentive de ces deux toiles convaincra les esprits rétifs que M. Rousseau n'obéit pas seulement à un aveugle instinct, mais qu'il unit une science réelle à un sentiment profond.

N° 2705 (Ill. 7). Voici une matinée mouillée, tant elle est humide. Le soleil déjà levé n'a pu dissiper les vapeurs chargées d'eau qui s'élèvent incessamment de la terre et flottent au dessus d'elle en molles nuées. La lutte dure encore, mais le soleil sera vainqueur : vers la gauche, le nuage faiblit, et les rayons dorés vont éclater tout à l'heure. – Seul, d'un pas égal, la tête baissée vers le sol, s'avance vers vous, sans mot dire, un paysan précédé de son chien. Il porte un filet sur ses épaules, et vient de traverser une mare qui coupait le chemin. Des ombres indécises, presque aussi pâles que la lumière tamisée répandue sur tous les objets, courent sur le terrain et l'accompagnent dans sa marche solitaire. Cette figure isolée complète l'impression de mélancolie propre à cette scène. – D'où vient-il ? – Il a passé la nuit dans l'eau pour gagner sa vie. – Ce tableau, d'un sentiment si profondément exquis, cette page si pleine de poésie rustique, me semble sans analogue dans la peinture. Personne n'avait été tenté d'essayer de rendre un effet, très charmant dans la nature, mais aussi dénué de toutes ressources d'opposition d'ombres et de tons. Il n'y a de noir nulle part ; et la seule vigueur réelle qui s'y trouve est le tronc d'arbre, juste au milieu de la toile. C'est ce qui fait dire à bien du monde que ce tableau n'est pas fini. Ce tableau me semble un tour de force ; je suis fâché de me servir d'une expression aussi plate.

---

<sup>50</sup> L'auteur fait référence à Claude Gellée, dit Le Lorrain (1600-1682), peintre symbole de la peinture classique.

Le *Plateau de Belle-Croix* (n° 2706) est un de ses effets où le contraste de la lumière et de l'ombre est si violent que l'œil en demeure comme ébloui. Le ciel, éclatant de lumière chaude et colorée, donne une vigueur étrange aux masses d'arbres, et aux terrains où l'ombre est partout et nulle part. L'air joue à travers ce feuillage d'une étonnante profondeur, à vous faire illusion. Abritée et presque cachée entre ces arbres, il y a une pauvre cabane de bûcheron, faite de leurs débris comme une hutte de sauvage. Elle est là si bien nichée qu'elle semble un produit naturel de la terre, tout au moins un nid d'oiseau ; - mais non, une femme est assise près de la porte. En avant et sur le second plan, au beau milieu du tableau, deux vaches tachetées viennent boire à la plus jolie mare du monde que les eaux pluviales aient laissée parmi les prés et qui reflète [sic] joyeusement les feux du ciel comme une opâle [sic] dans son château. Ça et là des pointes de roches grises sortant de la terre comme des ossements dans un cimetière, et de maigres broussailles ; partout une herbe courte et épaisse. - C'est un fouillis, - le fouillis de la nature, où l'on ne voit jamais tout du premier coup-d'œil, comme dans les paysages que font les hommes ; et l'un des plus grands charmes du talent de M. Rousseau, est précisément cette apparente confusion, qui vous ménage tant de surprises, le plaisir de tant de découvertes.

Je ne puis, malgré que j'en aie, m'arrêter à décrire l'entrée du *Bas-Bréau* (n° 2709), cette peinture si forte qui se rattache à la tradition de quelques Flamands de la meilleure espèce ; ni la *haute-futaie du Bas-Bréau* (n° 2707) invisible sous le coup de soleil qu'il reçoit pendant toute la journée, d'autres peintres m'appellent ; je suis obligé de n'effleurer que les principaux sommets. »

**Salon de 1850-1851, Exposition nationale, p 77-78, Albert de La Fizelière<sup>51</sup>** : « Voyons d'abord M. Rousseau et examinons ses deux œuvres importantes : *l'Effet du matin* (Ill. 7) et le *Plateau de Bellecroix*. A première vue et à distance on sent devant ces tableaux l'impression de la nature. Chaque objet est à son plan, avec sa valeur propre, avec la puissance de modelé qui ressort d'une lumière unique, et pourtant il se fond, par des sacrifices habilement ménagés, dans l'harmonie générale du tableau. Les silhouettes sont d'une fermeté qui détermine avec art la forme des arbres et les plans des terrains ; mais elles se modèlent en même temps en masses saillantes qui sortent du cadre, et vont en se perdant jusqu'aux lointains, sans dureté, sans sécheresses, et baignés dans une atmosphère si profonde qu'on dirait pouvoir y entrer de plain-pied. Ces peintures si larges, si belles aux yeux des connaisseurs, n'ont pas néanmoins la faveur unanime du public, qui comprend mieux celles de M. Corot. La raison n'en est pas difficile à saisir. M. Rousseau, qui est sans égal pour l'éclat du coloris, pour l'harmonie des tons, pour la pénétrabilité de l'air humide, clair et lumineux, M. Rousseau pousse l'étude de la masse aussi loin qu'il est possible, mais il ne sait pas toujours franchir ce terme au-delà duquel l'ébauche devient tableau. Il indique en maître, mais il ne termine pas. M. Corot, au contraire, a des tons moins brillants, moins de saillie, moins de précision dans la forme, mais il sait faire un tableau. Son effet est circonscrit dans ses justes limites, il laisse indécis tout ce qui n'est pas le sujet même, pour donner à ce qu'il veut faire ressortir toute la force dont sa peinture fraîche et lumineuse, quand il faut, peut disposer par d'abondantes ressources. Voilà pourquoi M. Corot est le premier paysagiste du Salon, même à coté de M. Rousseau, de M. Diaz, de M. Jeanron<sup>52</sup> et de M. Troyon<sup>53</sup>. »

**La Presse, Salon de 1850-1851, 24 avril 1851, Théophile Gautier** : « Le peintre qui attire le plus violemment l'œil et la discussion, c'est M. Théodore Rousseau : nous avons fait assez souvent l'histoire des persécutions qu'il a souffertes, sous l'ancien jury, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Nous dirons seulement que cette exclusion qui l'a soustrait pendant quinze ans à toute comparaison et à toute critique, a influé sur son talent qui, à l'âge où il devrait être fait, a encore la verte acidité du début, l'âpreté féroce et la sauvagerie de l'ébauche ; on sent que le public n'a pas dit son avis là-dessus, et que rien n'a maté l'orgueil solitaire du peintre. Ce sont là de meilleures conditions pour l'originalité que pour la perfection ; mais nous avons aujourd'hui assez de paysagistes parfaits. M. Rousseau représente ce côté abrupte, farouche et un peu choquant, qui est à l'art ce que le paradoxe est à la vérité ; il a ce précieux don de faire se hérissier les bourgeois, et même pas mal de peintres : c'est une qualité qui devient de plus en plus rare par ce temps plein de prudence.

<sup>51</sup> La Fizelière, Albert de (1819-1878) : littérateur, journaliste et historien.

<sup>52</sup> Jeanron, Philippe Auguste (1809-1877) : peintre et littérateur.

<sup>53</sup> Troyon, Constant (1810-1865) : peintre animalier et paysagiste.

Certes, il y a au Salon vingt paysagistes qui dessinent et peignent mieux que M. Théodore Rousseau ; mais nul ne fait comme lui courir la sève dans les troncs, dans les branches, dans les feuilles, dans les herbes, dans les mousses ; il est touffu, frondescent, inextricable comme une forêt vierge ; il a une force de végétation, une luxuriance de verdure, une puissance d'épanouissement incroyables. Entre chaque feuille passe un souffle, à chaque brin d'herbe tremble une goutte d'eau : l'air et l'humidité, cette vie des forêts, pénètrent tous ses tableaux, et quand on marche dans ses gazons l'on se verdit les pieds et l'on a de la rosée jusqu'aux genoux. Après cela, nous l'accordons très volontiers, l'exécution est tantôt molle, tantôt violente, négligée comme une esquisse ou brutalement surchargée ; mais cette qualité suprême de la vie végétale absorbe tout. Que voulez-vous dire à cela ? Ces arbres sont très mal feuillés, mais ils poussent.

Le grand *Paysage* (Ill. 6) au milieu duquel le disque rouge d'un soleil couchant s'abaisse dans des vapeurs roses, a des premiers plans un peu trop disposés en coulisse. Ces arbres énormes, plantés à chaque angle, font penser à des portans de théâtre. Nous insistons sur ce défaut qui est rare chez l'artiste, à qui l'on pourrait plutôt reprocher le désordre et l'absence de composition. Le pommier, placé au centre, nous a paru bien grand par rapport aux vaches qui paissent auprès.

L'*Effet de matin* (Ill. 7), avec ses arbres pâles, son soleil blanc, ses brumes légères, ses herbes mouillées, sa localité vert-d'iris et son unique personnage suivi d'un chien, tache brune au milieu de toutes ces vapeurs d'aurore, a un aspect bizarre et semble faux, à force de vérité. M. Th. Rousseau a surpris la nature à une heure où personne n'est levé, excepté les braconniers, les paysagistes et les alouettes.

Sa *Lisière* et sa *Trouée de forêt*, traitées dans une manière rembrunie, robuste et sauvage, ont cette qualité de feuillage épais, de végétation drue habituelle au peintre ; mais nous leur préférons un tout petit tableau, très singulier, très étrange, représentant le village de Barbizon, *Effet de printemps*. Un ciel aigre et brouillé, quelques pignons et quelques murs de plâtre, la terre nue encore, des arbres blancs où la fleur a devancé la feuille, tout cela compose un printemps peu conforme aux descriptions des poètes qui copient sur les classiques les printemps de Grèce et d'Italie, mais très ressemblant à l'atroce saison qui porte ce nom chez nous, et que personne avant M. Théodore Rousseau n'avait eu le courage de représenter sous ses véritables couleurs. »

1852 – Expose deux tableaux au Salon

*Paysage ; effet de soleil* – n° 1121 du livret du Salon

*Paysage après la pluie ; groupe de chênes dans la lande* – n° 1122 du Salon

#### CRITIQUES

*Revue des deux mondes, Le Salon de 1852, p. 684, Gustave Planche* : « M. Théodore Rousseau a fait des progrès remarquables, et je m'empresse de les proclamer. Depuis long-temps en effet, je m'affligeais de ne pouvoir m'associer aux éloges qui lui étaient prodigués ; ses amis s'obstinaient à prendre ses ébauches pour des œuvres définitives : cette année, il a prouvé qu'il tenait compte des remontrances des hommes éclairés. Il a traité tous les détails de ses deux compositions avec un soin exquis, et, si j'avais un reproche à lui adresser, ce serait d'avoir dépassé le but. »

*La Presse, Feuilleton de la Presse du 8 juin 1852, Salon de 1852, (15<sup>e</sup> article), MM. Rousseau, Hoguet<sup>54</sup>, Cicéri<sup>55</sup>, Desjobert<sup>56</sup> par Théophile Gautier* : « Il est dans la vie de chaque artiste un plateau culminant d'où il embrasse tout son horizon d'une vue assurée, sous un angle de jour favorable qui fait ressortir les objets sans nuage, sans brume confuse. M. Théodore Rousseau nous paraît en être arrivé là. Il a mis du temps à gravir la montagne dont on lui faisait rouler les pierres à travers les jambes, et pour ne pas tomber au fond du précipice, il a été obligé plus d'une fois, au risque d'ensanglanter ses mains, de se retenir des ongles aux angles des rochers et de s'attacher aux barbes piquantes des ronces. Enfin le voilà parvenu, après vingt années d'efforts pénibles, de

<sup>54</sup> Hoguet, Charles, (1821-1870) : peintre allemand. Il peint des marines, des paysages et des natures mortes.

<sup>55</sup> Cicéri, Eugène, (1813-1890) : peintre paysagiste.

<sup>56</sup> Desjobert, Louis Rémy Eugène, (1817-1863) : peintre de genres et de paysages.

luttons obscures, à la célébrité, à la gloire, à la faveur, puisque ses toiles que le jury éliminait impitoyablement, se prélassent aujourd'hui aux meilleures places du grand Salon. On se dispute aux ventes ses moindres esquisses, et, chose rare, le succès n'a pas amoindri son talent. Les deux tableaux qu'il a exposés cette année peuvent passer pour ses meilleurs.

*Après la pluie* représente un groupe de chênes dans la lande ; les feuilles lavées reluisent vertes et l'eau s'égoutte de branche en branche. Quelques nuées traînent encore sur le ciel rafraîchi, et l'herbe mouillée à des tons de velours. Une mare arrondie en coupe, au milieu du paysage, réfléchit dans sa glace brune le sommet des chênes et quelques paillettes de ciel bleu ; un petit sentier, sur lequel scintille le jupon rouge d'une paysanne, déroule son ruban jaune sur le gazon et va se perdant sous les arbres. Rien n'est plus frais, plus humide, plus pénétré de l'arôme du feuillage et de la sève des bois que cette petite toile ; l'exécution en est fine et délicate, et M. Théodore Rousseau a compris que si tout était permis aux fougues rapides de l'esquisse pour sténographier la pensée, il fallait dans le tableau l'écrire toute entière et d'une façon lisible.

Le *Soleil couchant* n'est pas, comme d'ordinaire, une ébauche de cinabre, de mine de saturne, de jaune de chrome et autres tons violents. Le soleil de M. Rousseau se couche dans un lit de nuages gris ou blanchâtres, derrière un grand arbre qui s'élève solitaire au-dessus d'un terrain plat coupé d'herbes et de flaques d'eau. Les rayons lumineux filtrent par bandes à travers les interstices des nuées, sur un ciel blanc chargé de vapeurs aqueuses et d'une vérité aussi bien comprise que bien rendue. Au fond, quelques humbles chaumières au toit moussu laissent monter en spirale un maigre filet de fumée bleuâtre, et trahissent la présence de l'homme derrière ces roseaux et ces pales feuillages ; la succession de plaques d'herbes et d'eaux miroitantes qui forme le sol de la prairie, se suit du premier plan au fond de la toile. Le grand arbre s'agraffe bien au terrain, et se dessine finement en vigueur sur le fond du ciel clair, avec un détail de branches et de feuilles très soigné. On sent partout l'étude et le sentiment de la nature ; le paysage historique et la convention n'ont rien à voir ici : il n'y a que de l'herbe, de l'eau, de l'air et des feuilles. »

1853 – Expose un tableau au Salon

*Un Marais dans les Landes ; au fond les Basses-Pyrénées* – n° 1026 du livret du Salon (Schulman – p. 200 – n° 312)



III. 9 - *Un Marais dans les Landes*

Huile sur toile – Dimension : 63 X 97 cm

Localisation : Musée du Louvre, Paris, inv. R.F. 313 - © RMN-Grand Palais (Musée du Louvre) / Droits réservés

N° 1026 du livret du Salon

***L'Artiste, Salon de 1853, Lettres à un ami, à Bruxelles, II Les Paysagistes, Clément de Ris*<sup>57</sup> :**

« Tout a été dit sur les deux chefs des paysagistes contemporains, MM. Corot et Rousseau. L'éloge et le blâme ont épuisé toutes leurs formules. Il serait donc superflu pour nous et inutile pour eux de nous y arrêter bien longtemps. Leur gloire est incontestée, et, quelle que soit la valeur de leurs émules, leur position en tête de l'école n'est pas encore menacée. / ... / M. Rousseau possède les facultés opposées à celles de M. Corot. Il est plus peintre et moins poète. Ses paysages parlent rarement à l'imagination, mais ils sont traités avec une sûreté, une habileté, une conscience admirables. Comme impression, il y a beaucoup de toiles de M. Rousseau que je préfère à celle de

<sup>57</sup> Clément de Ris, Louis (1820-1882) : critique d'art, collectionneur et conservateur de musée.

cette année ; comme travail, c'est son chef d'œuvre. Pour qui a pu mesurer les immenses espaces qui séparent la pensée de l'exécution, cette toile est des plus curieuses à examiner. Il n'est pas possible de dominer plus complètement sa brosse, et je me mets en fait qu'il n'y a pas une seule touche qui n'ait été placée au point et dans le ton qu'a voulu M. Rousseau. »

**Coup d'œil sur le Salon de 1853, p. 16, Frédéric Henriet<sup>58</sup>** : « Le caractère du talent de M. Th. Rousseau, c'est l'effort... Chez M. Rousseau, il faut laisser venir l'impression. On ne se trouve pas de suite de plain-pied avec son œuvre, où débordent cette fièvre, cette agitation, cette inquiétude du mieux qui le tourmentent, M. Rousseau est un rêveur qui ne voit la nature qu'à travers le prisme de son imagination : aussi, est-il le plus personnel de nos paysagistes. C'est un poète qui développe laborieusement sa pensée et que son pinceau laisse parfois en chemin. M. Rousseau a d'étranges négligences de dessin ; ses effets manquent quelquefois de franchise ; il n'est pas toujours harmonieux, le troupeau de vaches de son *Marais dans les Landes* (Ill. 9) en offre une preuve de plus. / ... / Malgré les lacunes que nous venons de signaler, la merveilleuse dégradation de la lumière, la science de tons ... ne font pas moins du *Marais dans les Landes* (Ill. 9) une œuvre fort originale qui, à en croire les admirateurs passionnés du maître, serait ce qu'il a produit jusqu'ici de plus étonnant et de plus fort. »

## La consécration

### 1854 – CRITIQUES

**L'Artiste, Les Ateliers de Paris en 1854, Lettres à M. Arsène Houssaye<sup>59</sup>, Armand Baschet<sup>60</sup>** : « Théodore Rousseau est l'homme de la résolution et de la persévérance ; nous le voyons lutter patiemment des années entières contre le mauvais vouloir et la cabale d'un jury, de ce même jury qui niait Delacroix, de ce même jury qui voulait qu'un paysage fût peint sur toile, non comme le riche écrin de la nature nous en montre, mais comme lui-même (ledit jury) avait décidé dans son conseil plénipotentiaire que cette même douce et belle nature *devait* en avoir ! Pendant douze ans, vous vous êtes regimbé contre son labeur, pendant douze ans, après un premier et sérieux succès dont vous eûtes peur, vous le mîtes à votre barre, et vous lui criâtes sus comme à un mécréant. Mais un jour est venu où, malgré vous, le public admira ses œuvres, s'éprit de ces couleurs si riches, de ces feuilles qui frémissaient vraiment dans ses tableaux au souffle de la vraie brise, et n'étaient point des feuilles de carton et de convention.

Le talent de Théodore Rousseau a cela de curieux que, malgré toutes les avanies, tous les mauvais tours, tous les pièges dont on l'a entouré pour lui nuire, il n'en a pas moins réussi. Il n'est personne aujourd'hui dans le public suivant le mouvement des artistes et s'intéressant aux œuvres peintes de ce temps, qui ne connaisse le nom de Théodore Rousseau, et qui n'ait vu le poème entier du soleil dans les bois et les plaines sur ses toiles.

Voyez un peu ce qu'est l'homme : physionomie tout imprégnée du sentiment de l'étude ; ses yeux expriment le plaisir qu'ils éprouvent à la contemplation des choses de la nature ; caractère courageux, ne gardant aucun fiel, lui qui aurait tant le droit d'en avoir ! Heureux toujours quand il quitte son atelier de la ville pour se rendre à celui qu'il possède au village de Barbizon, sur la lisière de Fontainebleau. Tel est M. Théodore Rousseau.

Né en 1812, il avait sept ans quand ses parents le mirent en pension à Auteuil ; dès l'âge de dix ans, on lui donna des crayons, et il traça des lignes, fit des yeux, des nez, des têtes, des toits, des troncs d'arbres, jusqu'à douze ans. Dès lors il essayait de petites perspectives et mêlait de lui-même au devoir de la fantaisie : c'était s'y prendre de bonne heure. Parmi ses camarades de cet âge imberbe, sa réputation était grande, et quelques uns, s'imaginant sans doute suivre en cela la voie des Médicis, lui achetaient des dessins pour dix et vingt sols et lui faisaient des commandes ; j'ai voulu voir par curiosité des dessins du Rousseau de ce temps-là, et j'en ai vu. Le fait est que, sans dire qu'il était un *enfant prodige*, on peut avouer, sans lui faire tort, qu'il combinait pas mal ses compositions. Il s'essayait à représenter des artilleurs, des militaires de tout grade, puis des

<sup>58</sup> Henriet, Frédéric (1826-1918) : peintre paysagiste et écrivain.

<sup>59</sup> Houssaye, Arsène, (1814-1896) : homme de lettres, directeur de presse, rédacteur en chef de revue et critique d'art.

<sup>60</sup> Baschet, Armand, (1829-1886) : littérateur, archiviste et journaliste



animaux, des bonnes gens, il dessinait le concierge, le maître, le sous-maître, les voisins, etc. Le progrès était réel et le dessin le tourmentait. Les jours de promenade se passaient dans le bois de Boulogne ; l'enfant savait que les artistes fréquentaient le côté de la mare d'Auteuil, où se voyaient encore des arbres séculaires abattus depuis : sa plus grande joie était, en les regardant de chercher à comprendre leur travail. Pendant que les écoliers, ses amis, chassaient au nid dans le bois, lui chassait aux peintres, du côté de la mare. On voit qu'avec de telles dispositions M. Théodore Rousseau devait être homme, dix ans plus tard, à mépriser les décrets injustes d'un jury exclusif, et à retrouver dans le travail d'ineffables consolations.

Vers 1825, M Théodore Rousseau fut appelé par un oncle dans les montagnes du Jura ; il y resta un an : c'était assez pour faire un essai complet de ses forces juvéniles. Il chassait, pêchait, marchait et voyait la nature, la vive nature par excellence. Son album de voyage est couvert d'esquisses d'après nature, témoin tous les bords du Doubs, puis des châteaux, puis des vallées mêlées de troupeaux alpestres qui sont là, dans ces pages naïves, préludes amusants d'une vocation sérieuse.

Revenu à Paris, il entra dans un atelier chez M. Lethiers<sup>61</sup>, puis chez M. Raymond<sup>62</sup>, le *magister* du temps. Cela se passait en 1827 ou 1828. M. Raymond était un de ces peintres paysagistes ne manquant pas de talent sans doute, mais réglant ainsi une besogne, disant, par exemple : « Un paysage doit se composer de telle ... telle...telle chose, absolument comme une formule médicale se compose de tant de remèdes à tant de grammes ... » etc. M. Théodore Rousseau, bien que n'étant encore qu'élève, s'étonna de ce genre de composition au cordeau, et se permit de penser en lui-même qu'on ne comprenait rien à la nature en cet endroit-là. Après deux ans de travaux, il mit un terme au malaise qu'il éprouvait à entendre soutenir de pareilles théories, et il prétexta un voyage en Auvergne pour quitter M. Raymond. Il partit en 1830 vers ces contrées de notre France. On sait ce qu'est l'Auvergne pour les artistes, une source intarissable des plus riches études, une terre puissamment inspiratrice, et bonne conseillère, admirée de tous ceux qui y sont allés y chercher des souvenirs, et des charmes pour le plaisir des yeux.

M. Théodore Rousseau offrit une vallée sauvage de l'Auvergne à sa première entrée aux Expositions ; c'était en 1830. Il réussit, la presse d'alors le soutint, et le vieux Delécluze<sup>63</sup> lui-même, devenu plus tard son plus féroce détracteur, sonna de l'olifant en sa faveur.

Mais de 1830 à 1833, la querelle s'était envenimée, et ceux qu'on appelait alors les *perruques* et les *têtes chauves* songeaient à bien mordre pour ne pas se laisser tout prendre : ils apercevaient, de la manière la plus jalouse, un jeune bataillon d'élite plein de verve, d'étude et de poésie. « *Guerre à l'ennemi !* » fut le cri général, et si on en eût cru bon nombre, le roi d'alors, - s'il avait eu quelque audace, - aurait mis en potence ledit bataillon. Ne voyant qu'un moyen pour affaiblir cette venue, ils en usèrent : ce moyen fut d'une lâcheté comique, c'est vrai, mais c'était un moyen. Ils refusèrent au Salon une bonne part de ceux qu'ils appelaient les *novateurs*.

Le beau grelot ! la belle ironie ! *Novateurs !* ils sont novateurs, donc ils sont mécréants, donc ils recherchent la pierre philosophale, donc mort doit s'ensuivre ! « A la Morgue les novateurs ! » se plaisaient à dire ces messieurs du temps, hauts sur leur cravate. Ce qu'il y a d'amusant, c'est que dix années ont fait justice des uns et des autres. Ceux que l'on envoyait à la Morgue sont montés sur le dos de leurs juges en ne leur faisant pas de mal, mais en se riant d'eux, ce qui est bien plus fort. Et savez-vous ce qu'il en est resté de ces messieurs haut sur leur cravate ? il en est resté M. Gustave Planche à la charge de lui-même, puis M. Delécluze, contre lequel je ne veux trop rien dire, en raison de ses cheveux blancs. – Messieurs, qui étiez alors des novateurs, contemplez le spectacle de ces deux critiques, et ne demandez pas d'autre vengeance, c'est la meilleure.

Le fils aîné du roi, le duc d'Orléans, qui s'entendait en fait d'art, et n'avait pas de plus grande joie qu'à connaître et à payer les artistes de talent réel, distingua un tableau de M. Théodore Rousseau, « une *Lisière de forêt à Compiègne* » (Ill. 1) et l'acheta. La chose fit rumeur parmi les bonshommes : ils s'en fâchèrent.

L'année suivante, M. Théodore Rousseau, plus enhardi dans sa manière, plus rompu aux formes naturelles, connaissant mieux la valeur des tons, étudiés toujours non ailleurs que sous la voûte

---

<sup>61</sup> Guillon Lethière, ou Lethiers, Guillaume (1760-1832) : peintre classique. Il ouvre un atelier que Théodore Rousseau fréquente.

<sup>62</sup> Rémond, Raymond dans le texte, Jean Charles Joseph (1795-1875) : peintre de paysage historique. Théodore Rousseau travaille dans son atelier.

<sup>63</sup> Delécluze, Étienne-Jean (1781-1863) : peintre et critique d'art.

céleste et sur la terre que le soleil vivifie, présenta deux tableaux – ils furent refusés. En 1834, verdict de refus ; en 1835, même verdict ; en 1836, même verdict ; en 1837, même verdict ; en 1838, même verdict ; en 1839, même verdict ; en 1840, même verdict ; en 1841, même verdict ; en 1842, même verdict. – M. Théodore Rousseau n'avait point perdu courage. – Il y avait de quoi cependant ! Était-ce là du parti pris, oui ou non ? C'est tellement fort, qu'on ne peut le croire aujourd'hui. Ce qui consolait le peintre, c'est qu'autour de lui, malgré ce refus incessant, il se formait des partisans, riches acheteurs du grand monde, qui, ne pouvant trouver les œuvres de l'artiste au Salon, les allaient quérir en son atelier. En 1842, Rousseau se laissa d'envoyer au jury d'Exposition, et, depuis ce moment jusqu'en 1848, il s'attacha aux bois de Fontainebleau, installa un atelier à Barbizon, et y vécut plus que jamais avec cette nature qu'il a tant adorée et qu'il a si poétiquement comprise. De temps en temps d'honorables sympathies le consolait ; un jour, entres autres, M. Guizot le fit appeler au château de M. le duc de Broglie, près d'Évreux. Ce grand homme venait alors de perdre sa femme, Pauline de Meulan, à Broglie même. Il voulait conserver un souvenir de ce manoir en ces moments de douleur, et ce fût M. Rousseau qu'il choisit pour ce noble travail. Ce tableau lui-même fût indignement rejeté par le même jury.

Je voudrais pouvoir dire d'une façon précise tous les travaux exécutés par M. Th. Rousseau depuis 1833, date où il fut proscrit du Salon français, lui qui n'avait qu'une idée, celle de faire le vrai paysage de France, c'est-à-dire peindre les vieilles forêts gauloises, donner tous leurs aspects et toutes leurs nuances ! La chose m'est difficile, et je ne puis donner que ce que j'ai pu recueillir.

1831. – Un *Paysage*, site d'Auvegne.

1833. – *Paysage des côtes de Granville*, acheté par Henry Scheffer<sup>64</sup>. (C'était alors une grande acclamation : mais elle fut éphémère, comme nous l'avons dit, et elle ne s'adressait pas seulement à M. Rousseau, mais encore à ces charmants peintres qui, sous le nom de Delaberge<sup>65</sup>, Cabat et Dupré, furent proscrits comme leur confrère qui nous occupe aujourd'hui.)

1834. – *Lisière de la forêt de Compiègne* (Ill. 1), paysage acheté par le duc d'Orléans. Cette distinction royale valut une médaille à l'auteur.

1835. – Un *Pacage de la Basse-Normandie*, refusé ;

- Un *Paysage des Alpes*, un *Marais*, vendus au prince de Joinville ;

- *Passage d'un troupeau des Alpes dans un ravin du Jura*, vendu à Ary Scheffer<sup>66</sup> ;

- *Avenue de châtaigniers en Vendée* (Ill. 4), vendu à M. Paul Périer ;

- Un *Marais en Vendée* et une *Avenue de Fontainebleau au soleil couchant*, achetés par M. Baroilhet ;

- Une *Clairière* et un *Bois près d'un étang*, toiles vendus à Collot ;

- Une *Lisière de bois au bord d'une mare* et un *Soleil couchant après l'orage*, acquis par M. Paul Périer, puis achetés à sa vente par M. de Narbonne ;

- Tableau représentant le *Château de Broglie en Normandie* (Ill. 2), commande de M. Guizot.

Ce n'est qu'avec le temps et la patience que je pourrai arriver à donner en détail l'œuvre de M. Th. Rousseau. Le commerce et le trafic des tableaux qui se font aujourd'hui sont un obstacle sérieux à une collection certaine de documents.

En 1849, le jury avait changé de têtes fort heureusement, et M. Théodore Rousseau put enfin mettre son talent à la disposition publique. Ce fut un vrai succès, et on dédommagea l'artiste des honneurs auxquels il n'avait pu participer pendant près de dix sept ans. On vit de lui alors : une *Lisière de forêt au soleil couchant*, une *Avenue* (Ill. 5) et des *Terrains d'automne* ; en 1850, son exposition fut nombreuse, le livret marque une *Lisière de forêt* (Ill. 6), un *Effet du matin* (Ill. 7), *Plateau de Belle-Croix*, *Haute futaie du Bas-Bréau*, *Second effet du matin* (Ill. 8), *Entrée du Bas-Bréau*, *Village de Barbizon* (scène de printemps).

Oui, M. Théodore Rousseau est bien le peintre des soleils couchants de la forêt, il les a étudiés et saisis dans tout l'éclat spontané et varié de leurs transitions.

Il sait les mœurs et les coutumes des arbres, il connaît toute la poésie des feuilles ; leur bruissement est une inspiration pour lui, il les aime et ne se lasse de les rechercher.

<sup>64</sup> Scheffer, Henri, (1798-1862) : peintre. Frère de Ary Scheffer.

<sup>65</sup> La Berge, Auguste Charles de, (1807-1842) : peintre de paysages. Ami de Théodore Rousseau.

<sup>66</sup> Scheffer, Ary (1795-1858) : peintre d'histoire, professeur de dessin des enfants du duc d'Orléans. Il prête un atelier à Théodore Rousseau en 1835.

Les mélancolies et les sérénités de la nature, les mystères des bois, les fêtes des prairies traversées par la rivière ondoyante, la force séculaire des chênes et la grâce des ormeaux et des frênes... toutes ces choses plantureuses ou légères que le génie de Dieu créa le second jour, M. Rousseau les choie dans son cœur, je dirais volontiers qu'il est le peintre des fêtes terrestres ; aussi regrette-t-il les antiques forêts des Gaules, et se trouve-t-il heureux lorsque, dans une province, il voit un grand arbre isolé, image antique, mâne resté debout, vestige des grands bois qui ne sont plus ! J'aimerais à vous dire ce que c'est son atelier au village de Barbizon ; mais je n'ai pu le voir encore, j'imagine que tout Fontainebleau s'y trouve. L'hiver, M. Théodore Rousseau rentre dans les murs de Paris, et, dès que le printemps sourit, il s'en va dehors. C'est pour lui, dès ce moment, une suite d'impressions constamment variées, mais toutes heureuses. Vous verrez l'année prochaine trois belles toiles de cet artiste : un *Soleil couchant d'orage dans le fond d'un bois*, une *Scène de ferme des Landes* et une *Vieille forêt* ; ces tableaux sont, à mon sens, le chef-d'œuvre de ce peintre. On y reconnaît l'artiste dans toute sa force, on sent que la constance de l'étude a donné à son pinceau cette sûreté de facture, si bonne à rencontrer chez tout homme d'art ; la science de la lumière et de ses effets y est complète. M. Théodore Rousseau s'est vengé de ceux qui le proscrivaient par l'étude et par le succès : il me semble que c'est de la noblesse d'âme. »

**1855** – Participe à l'exposition des ouvrages des artistes vivants étrangers et français pour l'Exposition Universelle avec treize tableaux.

*Les côtes de Granville* – n° 3927 (exposé au Salon de 1833 – n° 2094)  
(Schulman – p. 131 – n° 137 – *Vue des environs de Granville* [Normandie])  
Localisation : Musée de l'Ermitage, Saint Pétersbourg, inv. n° 3951

*Lisière de bois, Berry* – n° 3928 (présenté à l'exposition de l'association des artistes de 1848 sous le titre *La Mare*)  
(Schulman – p. 173 – n° 248)



Ill. 10 - *La Mare*, intitulé aussi *Lisière de forêt* ou *Lisière de bois dans le Berry*  
Huile sur toile - Dimension : 41,4 X 63,4 cm hors cadre  
Localisation : Musée des Beaux-arts, Reims, inv. n° 907.19.227 - © Photo : Christian Devleeschauwer

*Une avenue, forêt de l'Isle-Adam* (Ill. 5) – n° 3929 (exposé au Salon de 1849 – n° 1778)  
(Schulman – p. 197 – n° 306)  
Localisation : Musée d'Orsay, Paris, inv. R.F. 1882

*Landes ; effet du matin* – n° 3930

*Sortie de forêt, Fontainebleau ; coucher de soleil* (Ill. 6) – n° 3931 – (exposé au Salon de 1850-51 – n° 2704 avec le titre *Lisière de forêt ; soleil couchant*)  
(Schulman – p. 205 – n° 325 – *Sortie de forêt à Fontainebleau, soleil couchant*)  
Localisation : Musée du Louvre, Paris, inv. R.F. 112

*Sortie de forêt, crépuscule ; Fontainebleau – n° 3932*  
(Schulman – p. 214 – n° 349 – *Plateau de Bellecroix*)



**Ill. 11 - Plateau de Bellecroix**

Huile sur toile - Dimension : 29 X 58,6 cm

Localisation : Musée du Louvre, Paris, inv. R.F. 113 - © RMN-Grand Palais (Musée du Louvre) / Michel Urtado

*Un Marais dans les Landes* (Ill. 9) – n° 3933 – (exposé au Salon de 1853 – n° 1026)  
(Schulman – p. 200 – n° 312)

Localisation : Musée du Louvre, Paris, inv. R.F. 313

*Lisière des Monts-Gérard, forêt de Fontainebleau – n° 3934*

(Schulman – p. 287 – n° 544 - *Lisière d'un bois aux Monts Girard* [Fontainebleau])

*Groupe de chênes dans les gorges d'Apremont – n°3935*

(Schulman – p. 230 – n° 391 – Groupes de chênes à Apremont)



**Ill. 12 - Groupe de chênes, Apremont (forêt de Fontainebleau)**

Huile sur toile – Dimension : 63.5 X 99.5 cm

Localisation : Musée du Louvre, Paris, inv. R.F. 1447 - © RMN-Grand Palais (Musée du Louvre) / Droits réservés

*Plaine de Barbizon ; effet du soir – n° 3936*

*Un coteau, près de Melun – n° 3937*

(Schulman – p. 247 – n° 436 – ? - Les Coteaux de Melun)

Localisation : The National Gallery of Ireland, Dublin

*Un marais, Landes – n° 3938*

*Un coteau cultivé, plaine de Barbizon – n° 3940*

#### CRITIQUES

*Le Moniteur Universel*<sup>67</sup>, 17 novembre 1855, Th. Gautier : « On a peine à concevoir aujourd'hui que Théodore Rousseau ait été, pendant plus de quinze ans, refusé systématiquement par le jury. Tout le monde admire maintenant ces œuvres qui ont servi de texte à tant de polémiques violentes ; c'était en effet une idée bien étrange, au moment où débuta Rousseau, de peindre des

<sup>67</sup> Moniteur Universel : journal français fondé en 1789 et disparu en 1901.

arbres qui n'étaient pas la gaine d'une Hamadryade, mais bien de naïfs chênes de Fontainebleau, d'honnêtes ormes de grande route, de simples bouleaux de Ville-d'Avray, et tout cela sans le moindre temple grec, sans le moindre Ulysse, sans la plus petite Nausicaa ; les perruques classiques en frissonnaient, répandant des nuages de poudre comme la perruque d'Haendel pendant l'exécution des oratorios. A la fin le tumulte s'est apaisé, et l'on convient que M. Rousseau est tout bonnement un excellent paysagiste.

Un *Marais dans les Landes* (Ill. 9) est peut-être l'œuvre la plus parfaite du maître. Un troupeau traverse les marais, pataugeant à travers les herbes submergées par une eau plate dormante, aux reflets plombés ; sur une langue de terre, un petit bois d'arbres grêles reçoit un rayon de soleil oblique. Au fond, des nuages blanchâtres se confondent avec un horizon de montagnes lointaines ; une vapeur légère, chargée d'humidité et de miasmes paludéens, embrume le ciel ; les premiers plans, joncs, nénuphars, lentilles d'eau, sont détaillés avec un soin extrême et une vérité merveilleuse : c'est la nature même. L'avenue de la *Forêt de l'Ile-Adam* (Ill. 5) se prolonge en perspective indéfinie comme la verte nef d'une cathédrale de feuillages avec un éclat de couleur et une scintillation de soleil admirables. La *Lisière du bois*, les *Côtes de Granville*, la *Sortie de forêt*, les *Chênes dans les gorges d'Apremont* (Ill. 12), la *Plaine de Barbison*, méritaient chacun une description que le défaut d'espace et la prochaine fermeture du Salon nous empêchent de leur consacrer, à notre grand regret. »

**Le Salon de 1855 – Deuxième partie – Animaux. -- Paysage. -- Marine. – p. 64-66 - J. de La Rochenoire<sup>68</sup>** : « M. Théodore Rousseau, le peintre le plus flamboyant de ce temps-ci, l'Eug. Delacroix de son genre, a prodigué ses chefs-d'œuvre. – Treize paysages plus lumineux que le soleil, rien que cela ! Quand on est millionnaire, c'est de la parcimonie, et les treize paysages de M. Th. Rousseau sont à peine la vingtième partie de ce qu'il a produit.

Comme les maîtres, M. T. Rousseau fait, avec le même motif, autant de paysages différents qu'il se présente d'effets : ce ne sont toujours que forêts, landes, lisières de bois et plaines, coteaux, marais et fougères ; mais quelles forêts ! Quelles landes ! Quels effets ! C'est un rythme fantasque et toujours mélodieux ; ce sont des campagnes baignées de lumière, des lointains embrasés de pourpre, des hautes futaies noyées d'air ; c'est une poésie ardente et inépuisable ! Voilà la forêt de Fontainebleau.... ce petit chemin qui longe la lisière des Monts-Gérard m'y conduit bien, - c'est bien cela : - sauvage, âpre et désert. Le ciel, avec sa forme capricieuse, me fait rêver, et cette pauvre vieille qui se perd dans le sentier m'intéresse : harassée de fatigue, elle regagne sa hutte où de pauvres petits, les petits de ces petits l'attendent affamés ; - et ces beaux grands arbres en ont pitié et la protègent de leur ombre. Comme c'est calme ! C'est du silence et de la rêverie ; c'est la grande voix de la nature qui parle et qui communique au poète sa mélancolie !.... Et ce marais dans les landes. – Arrêtons-nous-y donc ; - suivons ces troupeaux de vaches et abandonnons la forêt pour les plaines ; - reposons-nous à l'ombre de ce bouquet d'arbre, et assistons de tous nos yeux et de toute notre âme à ce splendide spectacle ! Les troupeaux rentrent, - les routes sont désertes, et bientôt d'épais brouillards enveloppent la terre. – Qu'il sera doux, vers le soir, de goûter la fraîcheur de la nuit. – L'astre qui embrase ces lointains va bientôt disparaître dans son lit empourpré, et la nature reprendra son aspect sombre et solennel.

M. T. Rousseau ne voit dans la nature qu'effets imprévus, impressions fugitives, sensations mystérieuses. Son âme ardente et sensible est en proie à toutes ses agitations, et frissonne à ses moindres mouvements. La nature est pour lui une amante adorée qui lui prodigue les plus secrètes pensées de son âme. L'approche des hommes ne l'a point corrompu : - où les uns sont sobres, il est ivre, - où le peintre raisonne, lui, enthousiaste, sent ! Vous dire maintenant, lecteur, si M. T. Rousseau fait des ciels aussi beaux que tel maître, ... peint des arbres comme tel autre,.... enfume les eaux de brouillards aussi bien que celui-ci, ... je ne sais ; mais ce que je puis vous affirmer, c'est que M. T. Rousseau est le premier paysagiste du monde entier. »

<sup>68</sup> S'agit-il de La Rochenoire, J de (1825-1899) : peintre de genres et de paysages ?



# LE MAÎTRE DU PAYSAGE

Vers la fin des années 1850, les critiques restent positives même si certaines considèrent que Théodore Rousseau a atteint la maturité et que son art évolue peu.

Puis vient la période où les œuvres de jeunesse de l'artiste sont revues ; les critiques reconnaissent alors son talent de précurseur dans l'art de traiter le paysage.

Les dernières années de sa vie sont analysées parfois avec rudesse. Quelques critiques demandent l'indulgence et suggèrent de ne pas juger ce maître par ses dernières œuvres mais plutôt par celles qui ont révélé la personnalité d'un grand peintre paysagiste.

Théodore Rousseau, par l'intercession du duc de Morny, reçoit une lettre d'invitation de l'Empereur à Compiègne pour la période du 29 novembre au 6 décembre 1865.

Il est élu membre supplémentaire du jury du Salon de 1866 et est membre du jury qui doit préparer l'Exposition universelle de 1867 ; en décembre, il est élu président du jury de peinture. Il est promu Officier de la Légion d'honneur le 7 août 1867.

## La maturité

**1857** – Six tableaux exposés au Salon – n° 2238 à 2243 du livret du Salon

*Bords de la Loire au printemps* – n° 2238 du livret du Salon

*Matinée orageuse pendant la moisson* – n° 2239 du livret du Salon

*Terrains et bouleaux des gorges d'Apremont (forêt de Fontainebleau)* – n° 2240 du livret du Salon

(Schulman – p294 – n° 562 – ? - *Les gorges d'Apremont à midi*)

Localisation : The Middlebury College Museum of Art, Vermont, inv. n° 1969.006

*Un hameau dans le Cantal, crépuscule* – n° 2241 du livret du Salon

*Prairie boisée au soleil couchant* – n° 2242 du livret du Salon

*Carrefour de l'Épine au Bas-Bréau (forêt de Fontainebleau)* – n° 2243 du livret du Salon

## CRITIQUES

*Salons (1857-1870), Année 1857, La Nature, le paysage, Castagnary*<sup>69</sup> : « Un de ceux qui ont le plus contribué à l'élévation soudaine du paysage parmi nous, est Théodore Rousseau. Théodore Rousseau est véritablement un maître de l'art, dans le sens antique du mot : il a eu en partage le génie et toutes les misères qui s'y attachent. Ses luttes obscures, son énergie, sa persévérance, sont suffisamment connues. Ce n'est qu'en 1849, après vingt ans d'efforts acharnés, que le plus grand paysagiste de ce temps s'est vu admis à l'honneur d'une médaille de première classe. L'heure de la justice n'est venue pour le bon travailleur que quand sa tâche a été presque finie. Au temps de sa dure jeunesse, il n'a eu pour soutien que l'estime de quelques rares amis, et il n'a connu, en dehors, ni la douceur d'un encouragement, ni la saveur d'un éloge. Mais depuis, la compensation s'est faite. L'Exposition universelle, en mettant en plein jour les côtés multiples de ce beau talent, la netteté, la précision, la fraîcheur, la finesse exquise de cet esprit à la fois sûr, profond et charmant, a consacré sa tardive réputation. Aujourd'hui Th. Rousseau est arrivé à la maturité ; il se possède lui-même et il possède à fond toutes les ressources de son art. Aussi semble-t-il que, dans la voie suivie par lui, il ne puisse guère s'élever davantage. Les six toiles qu'il expose, admirables

<sup>69</sup> Castagnary, Jules Antoine (1830-1888) : critique d'art et journaliste.



fruits de son talent mûr, ne nous montrent rien de nouveau ni d'imprévu en lui, mais elles confirment pleinement toutes les qualités que nous lui connaissons.

Le plus remarquable de ces paysages a pour titre *Les Bords de la Loire au printemps*. C'est une de ces petites toiles dans lesquelles Rousseau aime à élargir et étendre des horizons immenses. Le fleuve gris, d'une transparence admirable, se gonfle entre ses rives sinueuses et vient lécher les bords. A droite, une petite maison, avec une toiture de tuiles rouges, s'abrite sous des peupliers. Un peu en avant d'elle un massif de chênes de la plus belle venue projette au-dessus de l'eau ses vigoureux branchages. Au pied des arbres, dans une petite anse, un robuste compagnon démarre un bateau plat et saisit fièrement l'aviron pour prendre le large. Dans un plan plus éloigné, on aperçoit, par-dessous la feuillée, une laveuse rouge qui fait tremper son linge. A gauche, de minces rives, à peine buissonnées de rares arbustes, et faisant pointe dans l'eau, alternent pour ainsi dire avec les flots épars et vont s'affaiblissant à mesure qu'elles s'éloignent du premier plan vers le fond. L'horizon recule devant l'œil. Il serait difficile de donner avec la plume une idée exacte de ce paysage frais et tranquille, tout fait de choses familières, et où la solidité et la finesse s'allient à un égal degré dans une lumière harmonieuse et pleine.

*Une matinée orageuse pendant la moisson* est un tableau plein d'animation. La moisson est encore couchée sur le sol et déjà l'orage menace. Le ciel se charge. Un rayon de soleil, glissant sous une lourde nuée, dore les gerbes gonflantes au revers du sillon. Il ne pleut pas encore, mais le vent qui se lève fait frissonner les maigres bouquets d'arbres dont l'horizon est fermé. Au devant s'étend le champ menacé. Les travailleurs se hâtent. Le maître, debout sur sa charrette, empile les gerbes que ses gens apportent à pleines brassées. En face de ce petit cadre où s'agite un des grands drames de la vie des champs, on se sent des vellétés de mettre bas l'habit et de s'arrêter pour donner un coup de main à cette brave famille dont le pain va être haché par la grêle sur le sillon même qui l'a fécondé.

Je citerai encore, comme l'effet le plus saisissant, un petit *Hameau dans le Cantal*, pris à ce moment du crépuscule où la terre est déjà noyée dans l'ombre vaporeuse du soir, tandis qu'au-dessus le ciel s'allume un instant, enflammé par les lueurs occidentales ; et encore une *Prairie boisée au soleil couchant*, où les bœufs tranquilles qui boivent dans une mare herbeuse, les arbres qu'aucun souffle n'agite, l'horizon qui se décolore lentement, tout traduit, avec un charme infini, la douceur calme et mystérieuse d'un beau soir. »

*L'Artiste, Salon de 1857, XVII, 25 octobre 1857, Théophile Gautier* : « L'exposition de M. Théodore Rousseau, sans être inférieure à la célébrité de l'artiste, ne l'augmentera pas cependant beaucoup ; il n'a pas donné de note nouvelle et se reproduit avec des variations peu sensibles : à l'exception du *Hameau dans le Cantal*, dont la singularité arrête, M. Théodore Rousseau n'a pas apporté peut-être assez de soin au choix de ses sites. Un arbre sur un bout de terrain ne suffit pas toujours : le *Hameau dans le Cantal* se rattache à la première manière de l'artiste, qu'il a quittée depuis pour une autre plus finie, plus détaillée, plus menue, que nous aimons moins. C'est un effet de crépuscule. Un coteau pris à revers monte jusqu'aux trois quarts d'une toile étroite terminée par une bande de ciel semblable à un chef cousu de blason. Des barres d'or et de gueules rayent ce ciel d'une bizarrerie choquante comme la vérité : tout le reste baigne dans une ombre noire, opaque où d'abord l'on ne discerne rien ; mais bientôt l'on devine, à travers les arbres, les chaumines étagées où s'allument, comme des vers-luisants sous l'herbe, les lueurs tremblotantes des lampes. – L'effet est observé, hardi et rare ; c'est un tableau que le jury eût jadis repoussé avec enthousiasme.

Il y a dans *Matinée orageuse pendant la moisson* une bouffée de chaleur humide et comme un grondement sourd de tonnerre. Les nuages bleuâtres semblent chargés d'électricité et prêts à dégager des éclairs au moindre choc. Le bain chauffe, comme on dit, et la pluie va tomber à torrents. L'espèce d'attente fiévreuse de la nature avant la lutte des éléments est bien rendue. Les *Bords de la Loire au printemps* offrent de très fins détails, de même que les *Terrains et bouleaux* des gorges d'Aspremont, que la *Prairie boisée au soleil couchant*, et le *Carrefour de l'Epine* au Bas-Bréau. »

*Nos artistes au Salon de 1857, Edmond About*<sup>70</sup> : « M. Théodore Rousseau fut, il y a vingt-cinq ans, le premier apôtre de la vérité dans le paysage. Il battit en brèche l'école historique, qui avait

<sup>70</sup> About, Edmond (1828-1885) : Écrivain, journaliste et critique d'art, membre de l'Académie française.

perdu l'habitude de regarder la nature et qui copiait servilement les mauvais copistes de Poussin. Ce novateur audacieux ouvrit une brèche énorme par où bien d'autres ont passé après lui. Il émancipa les paysagistes comme autrefois Moïse affranchit les Hébreux : *In exitu Israël de Egypto*. Il les conduisit dans une terre promise où les arbres avaient des feuilles, où les rivières étaient liquides, où les hommes et les animaux n'étaient pas de bois. Au retour de cette école buissonnière, les jeunes paysagistes forcèrent l'entrée du Salon, et ce fut encore M. Théodore Rousseau qui enfonça la porte.

En ce temps-là, M. Rousseau occupait le premier rang dans le paysage, surtout comme coloriste ; mais ni l'Institut ni le public ne voulaient en convenir. Son incontestable talent était contesté de tout le monde. Aujourd'hui que sa réputation est faite, il peut se relâcher impunément sans que personne s'en aperçoive. L'exposition de 1855 nous a prouvé que son talent s'était soutenu depuis 1834 ; ses tableaux de 1857 annoncent un mouvement de recul assez notable, et peu de gens l'ont remarqué. La meilleure toile qu'il ait envoyée au dernier Salon, *la Matinée orageuse*, ne se distingue que par le charme de l'effet général. Peu de dessin, peu de couleur, point de progrès. Les *Terrains et les bouleaux des gorges d'Apremont* sont d'un mérite encore plus contestable.

Lorsqu'un peintre nous donne un si petit morceau de la nature, il doit représenter jusqu'aux moindres replis. Peignez un caillou, une brouette et un chêne, mais à condition que le chêne sera très-chêne, la brouette très-brouette et le caillou très-caillou. Je ne vous demande qu'un coin de haie, mais je veux qu'une chèvre y trouve à brouter. On espère plus de fini dans un petit tableau que dans un grand, et la chose est toute simple : si vous aviez envie d'un consommé, vous n'iriez pas le chercher dans la marmite des Invalides.

Parlerai-je du *Carrefour de l'Épine* ? du *Hameau dans le Cantal* ? Non, j'aime mieux attendre M. Rousseau à l'année prochaine. Il me pardonnera de l'avoir secoué sur ses lauriers, et nous lui pardonnerons tous de s'y être endormi. »

## 1858 – Pas de Salon

Expose un tableau au Salon de Peinture et de Sculpture de Dijon

*Un coteau cultivé, plaine de Barbizon* (Présenté à l'exposition des ouvrages des artistes vivants étrangers et français pour l'Exposition Universelle de 1855 - n° 3940)

### CRITIQUES

*L'Art dans la rue et l'art au Salon, L'art dans la rue, 8 décembre 1858, Eugène Louis Ernest de Buchère de Lépinois*<sup>71</sup>, p. 25 : « J'aurais bien encore à parler des paysages de M. Rousseau, exposés chez Thomas ; mais je veux réfléchir au moins huit jours avant de me faire excommunier par la petite église de Barbizon. »

p. 30-33 : « Au-dessus de ce tableau, et, comme de juste, à la place d'honneur, Thomas livre à nos hommages un paysage de M. Théodore Rousseau. M. Rousseau n'est pas gai, mais c'est là son moindre défaut ; il est sévère et positif comme il convient aux gens sérieux. Ce n'est pas lui qui compromettra jamais sa dignité de chef d'école par un coup de soleil visant à l'effet, par une verdure tant soit peu luxuriante ; par un site accidenté, par une couleur franche, par l'apparence d'une touche facile. Voyez comme il pioche cette *friche ingrate, semée de rocs à fleur de terre*, et admirez aux prix de quelle sueur il en fait sortir une maigre moisson ! En véritable empirique, M. Rousseau n'opère que sur la nature à l'agonie. Il lui faut un temps froid et pluvieux ou un ciel de plomb, une chaumine crevassée sous quelques bouleaux rabougris ou les rues fangeuses d'un village aux murs de bauge, une rivière charriant lourdement son sable ou des marécages croupissants dans la grande lande. Il faut surtout que l'exécution soit réaliste et que les crapauds vous sautent aux jambes, rien qu'à regarder en peinture *la Mare de Barbison*. M. Rousseau n'en est pas arrivé là du premier coup. J'ai vu de lui, il y a quelques années, chez Weyl, un grand paysage bien bitumineux, assez pittoresque, et qui décelait une dextérité de pinceau digne de

<sup>71</sup> Buchère de Lépinois, Eugène Louis Ernest de (1814-1873) : historien français.

Koeckkoeck<sup>72</sup>. Cet ouvrage âgé de vingt-cinq ans, était peut-être une première audace, une protestation juvénile contre *la queue* de Bertin. Mais la réaction ne pouvait pas se contenter de la démolition des temples grecs : l'heure des forts coloristes avait sonné ; le Salon devint bientôt une succursale de l'Ambigu, et chaque paysagiste du mouvement fit sa *Tour de Nesle*.

M. Rousseau fut un des plus fougueux champions de la nouvelle école. Qui ne se rappelle ces volets de marchands de couleurs, qualifiés d'études de ciels ; ces vues de villages au clair des étoiles, à l'usage des chats ; ces tablettes de marbre moucheté, intitulées lisières de forêts, ces arbres destitués de tout état civil, ces plantes imprévues dans toutes les *Flores* ; ces *arlequins* multicolores où le public pêchait des maisons, des bois, des prairies, des rivières, au hasard de la lorgnette ! C'était de la peinture fantastique comme un conte d'Hoffmann, humoristique comme une tragi-comédie de Cyrano de Bergerac, âpre comme un *tourne-dos* à l'ail de Gremer ; et cependant on préférait encore cette saveur étrange à la *sculpture* glaciale d'Aligny et de Desgoffe. Ce chaos dura bien dix ans ; après quoi M. Rousseau sentit le besoin de faire de l'ordre avec du désordre. Il écuma son pot (qu'on me passe l'expression) et obtint pour résidu, chose merveilleuse ! cette troisième manière, froide, contenue, maussade et volontairement maladroite, qu'il met incessamment au service des environs les plus désolés de la forêt de Fontainebleau. Ce n'est pas sans hésitation que je formule cette critique. Je sais que M. Rousseau est un maître bien-aimé, je le reconnais tout le premier pour un artiste hors ligne, et, abstraction faite de la pauvreté de ses motifs favoris, j'ai rendu plus d'une fois mentalement justice à son remarquable esprit d'observation, à la conscience presque exagérée de ses études de terrains, à la profondeur habituelle de ses toiles, à ses triomphes ordinaires sur les difficultés de la lumière et des ombres. Mais, le dirai-je, je redoute son influence, et je crains que ses imitateurs n'embourbent définitivement le chariot de l'art dans les fondrières de Barbison.

Pour moi, M. Rousseau est l'avocat très éloquent d'une très mauvaise cause. Plaise à Dieu qu'il ne gagne pas son procès ! »

**L'Artiste, 17 janvier 1858, Th. Gautier** : « Après avoir longtemps subi les rigueurs du jury qu'alarmait son audace de novateur, M. Théodore Rousseau s'est conquis dans le paysage une place que nul ne songe à lui disputer : il a substitué la nature à la convention et peint le ciel, les eaux, les arbres, les terrains, tels qu'il les voit et non d'après les poncifs académiques. C'est un grand crime comme on voit. Maintenant les amateurs se disputent avec acharnement ses moindres toiles. Cette vente offre quatre *paysages* de lui, comparables à ses meilleurs pour le choix du site, la vérité de l'effet et la finesse du ton.

Le premier représente *une mare dans les bois*. D'un ciel gris de perle tombe un rayon voilé qui tremble et miroite sur l'eau ; les arbres, les broussailles, les taillis sont rendus avec un soin et une vérité extrêmes ; une barque de pêcheur, quelques bestiaux et leurs gardiens disséminés animent heureusement cette solitude agreste.

Dans le second, une rivière coule parmi les joncs, à travers une prairie bordée de saules, clairsemée de bouquets d'arbres ; un hangar couvert de chaume, et sous lequel apparaissent des croupes blanches de chevaux, s'élève à la droite du spectateur ; des bateaux sont amarrés à la rive. Il serait difficile de se prononcer entre ces deux chefs-d'œuvre : qui achèterait l'un s'exposerait à regretter l'autre. Le plus sage serait de les acquérir tous les deux, d'autant plus que par la nature du site et l'harmonie générale de l'effet, ils forment, pour ainsi dire, pendant. Le peu d'espace que nous pouvons consacrer à cette notice nous empêche de décrire les deux autres où le maître, sous de moindres proportions, se retrouve tout entier. »

**L'Artiste, 25 juillet 1858, Exposition de Dijon, Paul Mantz<sup>73</sup>** : « C'est qu'en effet tous nos maîtres sont là. Voici Théodore Rousseau, avec son *Coteau cultivé*, une des perles de l'exposition universelle ... »

**L'Artiste, 17 nov. 1858, Chronique, Théophile Gautier** : « La clôture de l'exposition de Dijon et la distribution des récompenses ont eu lieu la semaine dernière avec beaucoup de solennité... Il ne nous appartient pas de discuter le travail de la commission des récompenses... Quant à MM.

---

<sup>72</sup> Koeckkoeck : Il s'agit probablement de Koekkoek, Barend Cornelis (1803-1862), peintre néerlandais spécialiste de la peinture de paysage.

<sup>73</sup> Mantz, Paul (1821-1895) : historien de l'art, critique d'art, fonctionnaire au ministère de l'Intérieur.

Eugène Delacroix, Théodore Rousseau et Troyon, dont les noms ne figurent pas sur les listes, le jury a considéré sans doute que leur talent et leur renommée les mettaient, pour ainsi dire, hors concours ; ils le sont, en effet, mais leur succès à Dijon n'en a pas moins été éclatant. »

1859 – Expose cinq tableaux au Salon – n° 2637 à 2641

*Ferme dans les Landes* – n° 2637 du livret du Salon  
(Schulman – p. 178 – n° 260)

*Bords de la Sèvres [Vendée]* – n° 2638 du livret du Salon

*Gorges d'Apremont, (forêt de Fontainebleau)* – n° 2639 du livret du Salon  
(Schulman – p. 232 – n° 395 – *Gorges d'Apremont avant la plantation des pins*)  
Localisation : Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhague, inv. n° IN.1338

*Bornage de Barbizon (forêt de Fontainebleau)* – n° 2640 du livret du Salon

*Lisière de bois plaine, près de Fontainebleau* – n° 2641 du livret du Salon  
(Schulman – p. 318 – n° 624 - *Carrefour de la Reine Blanche, forêt de Fontainebleau* – n° 2641 (?))  
Localisation : The Chrysler Museum, Norfolk, inv. n° 71.2054

#### CRITIQUES

**L'Art dans la rue et l'art au Salon, L'art au salon, 20 juillet 1859, Eugène Louis Ernest de Buchère de Lépinos, p. 213-214** : « Je voudrais pour me conformer à l'usage, terminer cet article par l'apothéose de M. Théodore Rousseau, inventeur d'une *Ferme dans les Landes* ; mais j'avoue que mon enthousiasme réaliste ne va pas jusque-là. Réaliste n'est peut-être pas le mot, car il n'y a de réel dans le tableau de M. Rousseau qu'une trop piteuse défaillance. Le ciel, la terre, la maison, les arbres surtout, créés par le maître de Barbizon, ne trouveront leurs semblables dans aucune des cinq parties du monde. Quel peut-être ce gros arbre frisé qui étale sa rotondité aux yeux surpris du spectateur ? J'abandonne la question à MM. De l'Académie des Sciences. Où voit-on là-dedans une ferme dans des Landes ? Rien, pas même une paire d'échasses, ne rappelle la nature si particulièrement caractéristique de cette partie de la France. Hélas, j'ai peur que M. Th. Rousseau ne se soit trompé une fois de plus ! »

**p. 225-226** : « Nous retrouvons M. Th. Rousseau sur son vrai terrain, en pleine forêt de Fontainebleau, à Barbizon, et cette fois il a prouvé que charbonnier est maître chez lui. Sa *Lisière de bois* est une charmante toile, et ses *Gorges d'Apremont*, avec leurs arbres verts, leurs sentiers cahottés [sic], leurs grès capricieux, sont admirablement peintes. Il ne manque à ses rochers que les fameuses flèches bleu-perruquier dont Champfleury a percé le tendre cœur du sylvain Denne court [sic]. »

**Salon de 1859, Baudelaire** : « Les deux hommes que l'opinion publique a toujours marqués comme les plus importants dans la spécialité du paysage sont MM. Rousseau et Corot. Avec de pareils artistes, il faut être de réserve et de respect. M. Rousseau a le travail compliqué, plein de ruses et de repentirs. Peu d'hommes ont plus sincèrement aimé la lumière et l'ont mieux rendue. Mais la silhouette générale des formes est souvent difficile à saisir. La vapeur lumineuse, pétillante et ballotée, trouble la carcasse des êtres. M. Rousseau m'a toujours ébloui ; mais il m'a quelquefois fatigué. Et puis il tombe dans le fameux défaut moderne, qui naît d'un amour aveugle de la nature, de rien que la nature ; il prend une simple étude pour une composition. Un marécage miroitant, fourmillant d'herbes humides et marqueté de plaques lumineuses, un tronc d'arbre rugueux, une chaumière à la toiture fleurie, un petit bout de notre nature enfin, deviennent à ses yeux amoureux un tableau suffisant et parfait. Tout le charme qu'il sait mettre dans ce lambeau arraché à la planète ne suffit pas toujours pour faire oublier l'absence de construction. Si M. Rousseau, souvent incomplet, mais sans cesse inquiet et palpitant, a l'air d'un homme qui,

tourmenté de plusieurs diables, ne sait auquel entendre, M. Corot, qui est son antithèse absolue, n'a pas assez souvent le diable au corps. »

**Souvenirs du Salon de 1859, Maurice Aubert**<sup>74</sup> : « La forêt de Fontainebleau est une mine inépuisable pour les paysagistes. M. ROUSSEAU y a pris le sujet de trois tableaux. Est-ce pour avoir trop souvent parcouru les gorges d'Apremont et les sites de Barbison, je ne sais ; mais je préfère dans son exposition une *Ferme dans les Landes* et les *Bords de la Sèvre* (Vendée) où cet habile artiste a mis toutes ses qualités de couleurs, de lumière et de facture. La critique a traité M. T. Rousseau avec une sévérité qui me semble excessive. On ne se borne pas à blâmer en lui, « une tendance aux tons uniformément gris et de la lourdeur d'exécution, » on lui reproche de « papilloter outre mesure, » et l'on compare un de ses tableaux, je ne sais lequel, à « des lentilles répandues sur une ardoise ! ».

**Salon de 1859, Maxime du Camp**<sup>75</sup> : « ... ; M. Rousseau, qui, cette année, papillote outre mesure, paraît tout à coup pris de faiblesse, et dont un tableau ressemble à des lentilles répandues sur une ardoise ; ... »

## Le succès des œuvres de jeunesse

1860 – Pas de Salon

Exposition plusieurs tableaux à la Galerie Francis Petit

*L'allée des châtaigniers* – n° 292 (Ill. 4)

(Schulman – p. 152 – n° 191)

Localisation : Musée du Louvre, Paris, inv. R.F. 2046

*Allée dans la forêt de l'Isle-Adam*

*Sous les hêtres, le soir ou Le Curé* – n° 294

(Schulman – p. 175 – n° 252)

Localisation : The Toledo Museum of Art, inv. n° 33.37

*La mare* – n° 295 (présenté à l'exposition au profit de la caisse des artistes de 1848 et à l'exposition universelle de 1855) (Ill. 10)

(Schulman – p. 173 – n° 248)

Localisation : Musée des Beaux-arts, Reims, inv. n° 907.19.227

*Coucher de soleil après un orage*

*Troupeau s'abreuvant à une mare dans les bois*

*Paysage après la pluie*

*Les Bords de l'Oise*

*Bouleaux dans la forêt*

## CRITIQUES

**Gazette des Beaux-Arts, Rédacteur en chef : M. Charles Blanc**<sup>76</sup> : « Théodore Rousseau fait aussi une admirable figure à cette Exposition. Là se retrouvent plusieurs de ses toiles

<sup>74</sup> Aubert, Maurice : ?

<sup>75</sup> Du Camp, Maxime (1822-1894) : écrivain et photographe, membre de l'Académie française.

<sup>76</sup> Blanc, Charles (1813-1882) : historien, critique d'art, directeur des Beaux-arts de 1848 à 1852 et de 1870 à 1873. Il fut également rédacteur en chef de *La Gazette des Beaux-arts*.

anciennement proscrites et qui seront, certes, son plus beau titre de gloire, entre autres *l'Allée de châtaigniers* (Ill. 4). Les admirateurs de Bidault, de Bertin (ne le confondez pas, s'il vous plaît, avec Edouard Bertin), de Michallon, de Watelet, poussèrent des cris aigus à l'aspect de ces arbres monstrueux plantés les uns à côté des autres, entortillant, avec des nœuds de serpents boas, leurs branches rugueuses à travers une inextricable luxuriance de feuillages, absolument comme cela se passe dans la nature, sans le moindre temple grec au fond, sans le moindre personnage mythologique au premier plan. Ils ne comprenaient rien à cette abondance de sève, à cette multiplicité de détails, à cette richesse inouïe de couleurs, à cette intimité mystérieuse, à cette lumière verte que la voûte de feuilles tamise sur le chemin. – Cette peinture leur semblait le comble de la démence. En effet, si Rousseau avait raison, ils avaient tort ; mais c'était le fou qui était le sage : le temps l'a bien fait voir !

*L'Allée dans la forêt de l'Isle-Adam* ne sent en rien la composition ; l'art a disparu, c'est la nature même ; l'œil pénètre entre ces deux hautes murailles de verdure criblées de soleil, nuancées de tous les tons du feuillage, où la lumière joue avec l'ombre. Il suit ces traces de chemin parmi les herbes, et les fleurettes tout emperlées encore des larmes de la nuit ; c'est un vrai bois, plein de silence, de fraîcheur et de solitude. Maître Jeannot s'y débarbouille dans la rosée, et le chevreuil, familiarisé avec le bûcheron, traverse la route déserte sans trop de transe. Il faut avoir vécu au fond des bois pour sentir vraiment le mérite de cette toile, si étudiée, si vraie, si locale dans son fouillis apparent. – C'est une des meilleurs du maître, à notre avis.

Quel effet rare et charmant produisent ces grands arbres aux feuillages roses, s'épanouissant sur le ciel bleu d'une belle journée d'automne ! – Eh quoi ! direz-vous, des arbres roses ? – cela ne se voit qu'au pays des camaïeux. – Cela se voit très bien dans la nature, dont la palette a une variété infinie. Après les premières gelées blanches, quand les rameaux un peu dégarnis laissent transparaître l'azur clair et froid, les feuilles se teignent de cette nuance presque humaine. Mais il faut être un grand artiste, naïf et simple, n'ayant pas la prétention de corriger le bon Dieu, pour oser la reproduire avec sa grâce insolite. Par un jour pareil, il est agréable de se promener ; aussi le brave curé de village a-t-il enfourché son petit bidet blanc, et trottine-t-il paisiblement, le long du bois, au soleil.

*La Mare* (Ill. 10) est d'une richesse de ton extraordinaire ; l'eau, encadrée par des gazons épais et veloutés, reflète le ciel avec audace, faisant une tache de lumière au milieu du tableau ; une ceinture d'arbres touffus borne l'horizon, et pour égayer ces verts bruns et dorés, chatoie le jupon rouge d'une paysanne.

Nous ne pouvons que citer *le Paysage après la pluie*, tout plein de lumière et de fraîcheur, *le Coucher du soleil après un orage*, où l'astre plonge dans les bancs de nuées rouges comme des braises, *le Troupeau s'abreuvant à une mare*, *les Bouleaux dans la forêt* et *les Bords de l'Oise*, cette peinture si claire, si argentée, si limpide. Chacun de ces cadres mériterait une description à part, mais alors notre article deviendrait un volume. L'exposition de Théodore Rousseau est très variée, car l'artiste n'impose pas sa manière de voir à la nature ; il ne la regarde pas à travers un carreau jaune, bleu ou vert, il l'accepte telle qu'elle se présente, à ses heures, nue ou luxuriante, gaie ou triste, avec son ondolement perpétuel ; aussi, comme beaucoup de peintres, pleins de talent du reste, ne fait-il pas toujours le même tableau. Il a sa manière, sans doute, et il pose sa griffe au coin de son œuvre, mais la griffe ne raie pas toute la toile. »

## Les critiques : des avis partagés

1861 – Expose un tableau au Salon

*Le chêne de roches* - n° 2734 du livret du Salon  
(Schulman – p. 306 – n° 591)

### CRITIQUES

*Abécédaire du Salon de 1861, Théophile Gautier* : « L'unique tableau exposé par M. Théodore Rousseau a un aspect étrange. Il ressemble, par la tonalité bizarre de ses verts à un bloc de minéral de cuivre. – *Le Chêne de roche* (forêt de Fontainebleau), tel est son titre. L'arbre monstrueux



remplit toute la toile de ses racines, de son tronc, des ses branches et de ses feuilles. La quantité et la confusion des détails ne permettent pas de distinguer les lignes générales. Aucune forme précise ne se dégage de ces feuilles d'un vert métallique, plaquées comme de la mousse sur le champ du tableau, sans perspective aérienne. Tel qu'il est, *le Chêne de roche* ne nous déplaît cependant pas. Il y a dans cette peinture touffue une densité de végétation, une circulation de sève, une luxuriance inépuisable comme celle de la nature, qui, malgré les défauts, dénotent le maître. »

*L'Artiste, 1861, Les Paysagistes contemporains, Paul de Saint-Victor*<sup>77</sup>: « M. Théodore Rousseau n'est pas en progrès ; il peint avec monotonie des sites monotones. Sa touche papillote et pointille ; sa manière tourne au procédé. Les myriades de feuilles qui criblent ses tableaux sont toutes peintes du même vert jaunâtre ; aucune nuance ne distingue leurs plans respectifs. Ses arbres semblent faits à la mécanique ; on dirait qu'il dessine d'abord la carcasse, et qu'il les crible ensuite au tampon de milliers de touches en croissant. Il est tel de ses paysages qu'on prendrait de loin pour des herborisations d'agate ou des morceaux de chenille. »

1863 – Expose deux tableaux au Salon

*Clairière dans la haute futaie, forêt de Fontainebleau* – n° 1633 du livret du Salon  
(Schulman – p 317 – n° 623 – *Clairière dans la haute futaie, forêt de fontainebleau ou La Charette*)



III. 13 - *Clairière dans la Haute Futaie : forêt de Fontainebleau, dit La Charette*  
Huile sur bois – Dimension : 28 X 53 cm  
Localisation : Musée d'Orsay, Paris, inv. R.F. 1888 - © RMN-Grand Palais (Musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski  
N° 1633 du livret du Salon

*Une mare sous les chênes* – n° 1634 du livret du Salon

#### CRITIQUES

*Le salon de 1863, p. 79, Arthur Stevens*<sup>78</sup> : « ... Les tableaux exposés par Rousseau au Salon de 1863, ne sont peut-être pas ceux que je choisirais dans son œuvre. On sent, dans le plus grand, une certaine monotonie d'exécution. Cependant, somme toute, après une revue minutieuse et attentive au Salon, c'est encore aux toiles de Rousseau qu'on revient, pour dire : Voilà celui qui est le maître, voici la race !

Il pourra se rencontrer des amateurs peu initiés qui ne comprendront point, au premier abord, une œuvre de Rousseau ; pourtant, jamais, jamais ! ils n'y verront un tableau médiocre.

Tout arbre de Rousseau a bien poussé ses racines dans le sol au-dessus duquel il s'élève. On voit qu'il a remué les rochers qui l'entourent. On devine que cet arbre cache des nids dans son feuillage, et que des vipères s'abritent sous les cailloux qui jonchent le terrain, sans qu'on les craigne cependant. Il semble que Rousseau construise certains paysages comme Dieu lui-même.

<sup>77</sup> Saint Victor, Paul de (1827-1881) : essayiste et critique littéraire français. Il écrit pour *La Presse*, *La Liberté* puis *Le Moniteur universel*.

<sup>78</sup> Stevens, Arthur (1826-1890) : critique et marchand d'art belge. Frère des peintres Joseph Stevens et Alfred Stevens.

Ils ont l'air de suivre la marche de la création. Il a créé l'atmosphère d'abord, puis la terre ; il y plante des arbres. Tout pousse ; enfin, la nature s'anime, la végétation devient luxuriante, les oiseaux chantent, et Dieu sourit à son œuvre.

N'est-ce pas un chagrin véritable que d'aimer un artiste comme Rousseau, et de vivre néanmoins loin des rives du Pactole ? Chaque tableau de cet artiste restant une œuvre, une sensation, une impression différentes, on voudrait les posséder tous ! Hélas ! il faut se borner à être reconnaissant envers celui qui vous livre les secrets de son âme, à qui vous devez des heures divines, et qui verse pour ainsi dire en vous les beautés sublimes de la nature !

Rousseau disait un jour à Diaz : « Personne n'a peint un *dessous de bois* comme toi. – Laisse donc, répondit Diaz, je connais un *chemin* dans le paysage, mais toi, Rousseau, tu les connais TOUS ! » ».

**Salons (1857-1870), Année 1863, Castagnary** : « Théodore Rousseau a quitté depuis longtemps le sommet rayonnant d'où l'homme domine tous les talents de son siècle. Il descend rapidement la pente qui mène à la vieillesse et à la mort. Sa manière se restreint, devient pointilleuse et puérile. Dans quelques années, il ne lui restera plus, des qualités qui ont fait sa réputation, qu'un souvenir de plus en plus amoindri.

Je n'aime pas la *Clairière dans la forêt de Fontainebleau* (Ill. 13) : un chêne ne s'étale pas en espalier sur le ciel comme un abricotier contre un mur. La *Mare sous les chênes* est mieux. Elle me rappelle, quoique en petit, ces beaux et larges paysages d'autrefois, dans lesquels Rousseau disputait le sceptre à Jules Dupré, cette véritable gloire de notre école.

Mais devant les défaillances du présent, n'oublions pas le talent qui règne dans l'ensemble de l'œuvre accomplie. »

**A travers le Salon de 1863, J. Girard de Rialle**<sup>79</sup> : « Bois ombrés aux profondeurs mystérieuses, clairières ensoleillées perdues dans la forêt, vous avez un charme particulier auquel s'est laissé prendre M. Théodore Rousseau. La *Clairière* (Ill. 13) et la *Mare sous les chênes* sont solitaires, et cependant, dans leur chaude et humide atmosphère, on croirait voir naître des sylvains et des driades. C'est dans de pareils endroits que l'on comprend la poésie sylvestre des mythes antiques, que les idylles siciliennes de Théocrite ont un sens. La peinture de M. Théodore Rousseau est vigoureuse et convient aux saisons étouffantes dans les bois. »

**1864** – Expose deux tableaux au Salon

*Un village* – n° 1681 du livret du Salon  
(Schulman – p. 326 – n° 643 – *Village de Becquigny*)  
Localisation : The Frick Collection, New York, inv. n° 02.1.108

*Chaumières sous les arbres* – n° 1682 du livret du Salon

#### CRITIQUES

**Salons (1857-1870), Année 1864, Castagnary** : « C'est une habitude, depuis longtemps, de parler de la décadence de Théodore Rousseau. Le grand artiste semble avoir voulu en finir avec cette accusation, et il a apporté au Salon deux toiles : l'une vieille de quelques années et appartenant à une ancienne manière ; l'autre, toute récente et représentant la nouvelle. Je dois confesser que la *Chaumière sous les arbres*, qui est la plus ancienne, est généralement plus goûtée que le *Village*. Ce sentiment donnerait raison à ceux qui vont disant que le talent du peintre a baissé. Pourtant, si le *Village* était expurgé de quelques fautes trop visibles ; si les arbres, par exemple, au lieu de se plaquer en éventail sur le ciel, étaient modelés et posaient librement dans l'atmosphère ; si les ombres portées correspondaient à des lumières plus réelles ; si enfin le travail général de la brosse était moins uniforme, je ne mets pas en doute que ce tableau ne pût supporter la comparaison avec les plus beaux du maître. Il est merveilleux pour la richesse des tons et la délicatesse des nuances. Tous les détails y sont à leur place ; la plaine fuit sous l'œil ; et la justesse de l'effet ne le cède en rien au charme du coloris.

<sup>79</sup> Girard de Rialle, Julien (1841-1904) : diplomate et érudit.

Quand on a affaire à un artiste de cette force et de cette sincérité, il faut se garder de le juger sur l'œuvre présente. Pour moi, je ne le vois jamais qu'entouré de tous ses tableaux passés, et alors quel magnifique témoignage en sa faveur ! »

**Le Salon de 1864, Maxime du Camp** : « Il est certain que M. Rousseau subissait depuis quelques années, en apparence du moins, un affaissement tenant peut-être à des tentatives nouvelles qui n'ont point abouti. Fidèle à ses premières tendances, il y revient aujourd'hui naïvement, avec sincérité, et on ne saurait trop l'approuver. Sa *Chaumière sous les arbres* est une toile de son bon temps ; malheureusement elle a été agrandie après coup, ce qui interrompt les terrains du premier plan par un boursoufflement désagréable que l'on ne peut reprocher au peintre. Cependant il faut éviter ces rentoillements par juxta-position, ils nuisent toujours à l'excellence du tableau, et chacun peut constater le déplorable effet qu'ils finissent par produire en regardant le portrait de Cherubini, par M. Ingres, qui est au musée du Luxembourg. Quoiqu'il en soit de ce détail matériel, le paysage, d'un vert profond et comme bronzé, égayé par la teinte bleue d'une robe de paysanne, est un des meilleurs que l'on doive à la fécondité de M. Rousseau. Si l'on est en droit de lui reprocher quelques lourdeurs dans le feuillage des arbres, on ne peut que louer l'harmonie générale et l'effet très sérieux, triste et puissant, obtenu par l'emploi des grandes masses percées seulement ça et là par une éclaircie du ciel. Je remarque avec surprise que la plupart des paysagistes ont dans la main une certaine pesanteur native dont ils ne parviennent pas toujours à se débarrasser ; je l'ai reprochée à M. Cabat, je la constate chez M. Rousseau, je la retrouve chez M. Français, qui cependant s'en corrige peu à peu. »

**1865** – Ne participe pas au Salon

**1866** – Expose deux tableaux au Salon

*Coucher du soleil, forêt de Fontainebleau* – n° 1693 du livret  
(Schulman – p. 332 – n° 655)



III. 14 - *Coucher de soleil dans la forêt*

Huile sur toile – Dimension : 46 X 62,5 cm

Localisation : Musée du Louvre, Paris, inv. R.F. 1954.26 - © RMN-Grand Palais (Musée du Louvre) / Franck Raux  
N° 1693 du livret du Salon

*Bornage de la forêt de Fontainebleau à Barbizon* – n° 1694 du livret

#### CRITIQUES

**Salons (1857-1870), Année 1866, Castagnary** : « Quel formidable état-major ! Depuis trente ans comptez les maîtres seulement : Paul Huet, Flers, Cabat, Jules Dupré, Théodore Rousseau, Corot, Français, Diaz, Daubigny, Rosa Bonheur, Troyon, Millet. Et tous ceux qui sont en train de devenir célèbres : Harpignies, Hanoteau, Blin, Nazon, Lavieille, E. Breton, etc. Beaucoup sont morts ou se



taient, mais combien combattent encore vaillamment, et que de recrues s'avancent de tous côtés !... »

**Œuvres critiques, Mon Salon, Les Chutes, 15 mai 1866, Emile Zola** : « Il y a encore deux autres artistes au Salon sur lesquels j'ai pleuré, MM. Millet et Théodore Rousseau. Tous deux ont été et seront encore, je me plais à le croire, des individualités pour lesquelles je me sens la plus vive admiration. Et je les retrouve ayant perdu la fermeté de leurs mains et l'excellence de leurs yeux.... Hélas ! l'histoire est la même pour M. Théodore Rousseau, peut-être même est-elle plus triste encore. Et sortant du Salon, j'ai voulu retourner voir le paysage que l'artiste a au Musée du Luxembourg. Vous rappelez-vous cet arbre puissamment tordu, se détachant en noir sur le rouge sombre d'un coucher de soleil ? Il ya des vaches dans l'herbe. L'œuvre est profonde et tourmentée. Ce n'est peut-être pas là une nature bien vraie, mais ce sont des arbres, des vaches et des cieux interprétés par un esprit vigoureux qui nous a communiqué en un langage étrange les sensations poignantes que la campagne faisait naître en lui.

Et je me suis souvent demandé comment M. Théodore Rousseau pouvait en être arrivé au travail de patience dans lequel il se complait aujourd'hui. Voyez ses paysages du Salon. Les feuilles et les cailloux sont comptés. Les tableaux paraissent peints avec de petits bâtons qui auraient collé la couleur goutte à goutte sur la toile. L'interprétation n'a plus aucune largeur. Tout devient forcément petit. Le tempérament disparaît devant cette lente minutie : l'œil du peintre ne saisit pas l'horizon dans sa largeur, et la main ne peut rendre l'impression reçue et traduite par le tempérament. C'est pourquoi je ne sens rien de vivant dans cette peinture : lorsque je demande à M. Théodore Rousseau de saisir en sa main, comme il l'a fait jadis, un morceau de la campagne, il s'amuse à émietter la campagne et à me la présenter en poussière.

Tout son passé lui crie : Faites large, faites puissant, faites vivant. »

**1867** – Expose deux tableaux au Salon

***Vue du Mont-Blanc, prise de la Faucille*** – n° 1319 bis du livret du Salon (non mentionné sur le livret)

(Schulman – p. 340 – n° 678 – *Grande vue de la chaîne des Alpes prise des sommets de la Faucille en Jura. Au fond, le mont-Blanc, à ses pieds, le lac et la ville de Genève*)

***Le Vieux dormoir du Bas-Bréau*** - n° 1319 ter du Salon (non mentionné sur le livret)

(Schulman – p. 154 – n° 195)



**III. 15 - Intérieur de forêt dit le Vieux Dormoir du Bas-Bréau (forêt de Fontainebleau)**

Huile sur toile – Dimension : 65 X 103 cm

Localisation : Musée d'Orsay, Paris, inv. R.F. 291 - © RMN-Grand Palais (Musée d'Orsay) / Hervé Lewandowski

Présente plusieurs tableaux à l'Exposition Universelle – n° 543 à 550 du livret

***Le chêne de roches*** – n° 544 (exposé au Salon de 1861 - n° 2734)

(Schulman – p. 306 – n° 591)

*Après la pluie, Site du Berri* – n° 547

(Schulman – p 196 – n° 304)

Localisation : The Corcoran Gallery of Art, Washington, inv. n° 26.165

*Métairie aux bords de l'Oise* – n° 549

(Schulman – p 279 – n° 522)

## BIBLIOGRAPHIE

*Le Salon de 1844 précédé d'une lettre à Théodore Rousseau* – Théophile Thoré – Alliance des arts - 1844

*Théodore Rousseau* – Philippe Burty – Gazette des Beaux-Arts – avril 1868

*Souvenirs sur Théodore Rousseau* – Alfred Sensier – Léon Techener, Libraire Éditeur - 1872

*Les œuvres et les hommes – Sensations d'art* – Jules Barbey d'Aurevilly – Editions Frinzine et Cie - 1886

*Théodore Rousseau, 1812-1867* – Catalogue de l'exposition du musée du Louvre (novembre 1967-février 1968) avec une biographie de Marie-Thérèse de Forges – Edité par la Réunion des musées nationaux

*Le Paysage français au XIXe siècle, 1824-1874, L'École de la nature* – Pierre Miquel – Éditions de la Martinelle – 1975

*Théodore Rousseau, Catalogue raisonné de l'œuvre graphique* – Michel Schulman – Les Éditions de l'Amateur – 1997

*Dictionnaire des peintres sculpteurs dessinateurs et graveurs* – E. Bénézit – Éditions Gründ – 1999

*Théodore Rousseau, Catalogue raisonné de l'œuvre peint* – Michel Schulman – Les Éditions de l'Amateur - 1999

*Théodore Rousseau, 1812-1867* – Rolande et Pierre Miquel – Somogy Éditions d'Art – Octobre 2010

*Théodore Rousseau, le solitaire flamboyant* (Charles Baudelaire, Théophile Gautier, George Sand, Théophile Thoré, Émile Zola, ...) – Adaptation libre de Julie Marbœuf –Éditions Triartis – 2012

*Par Monts et par bois, la forêt de Fontainebleau* – Théophile Thoré – Éditions Triartis – 2012

---

Conseil Général de Seine-et-Marne - Musée départemental des peintres de Barbizon

Auberge Ganne (collections permanentes) : 92 Grande rue - Maison-atelier de Théodore Rousseau (visite pour les groupes uniquement sur réservation) : 55 Grande rue, 77630 Barbizon

Tél : 01 60 66 22 27 – Fax : 01 60 66 22 96 ou [barbizon@cg77.fr](mailto:barbizon@cg77.fr)

Retrouvez toute l'actualité du musée sur le site : [musee-peintres-barbizon.fr](http://musee-peintres-barbizon.fr)